

UNIVERSITÉ DE PARIS

L'Évolution de la légende

DANS LA VIE

DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le vendredi 22 décembre 1899, à 4 heures

PAR

GASTON PELLEGRIN

« Nos qui cum eo fuimus testimonium perhibemus de ipso..... »

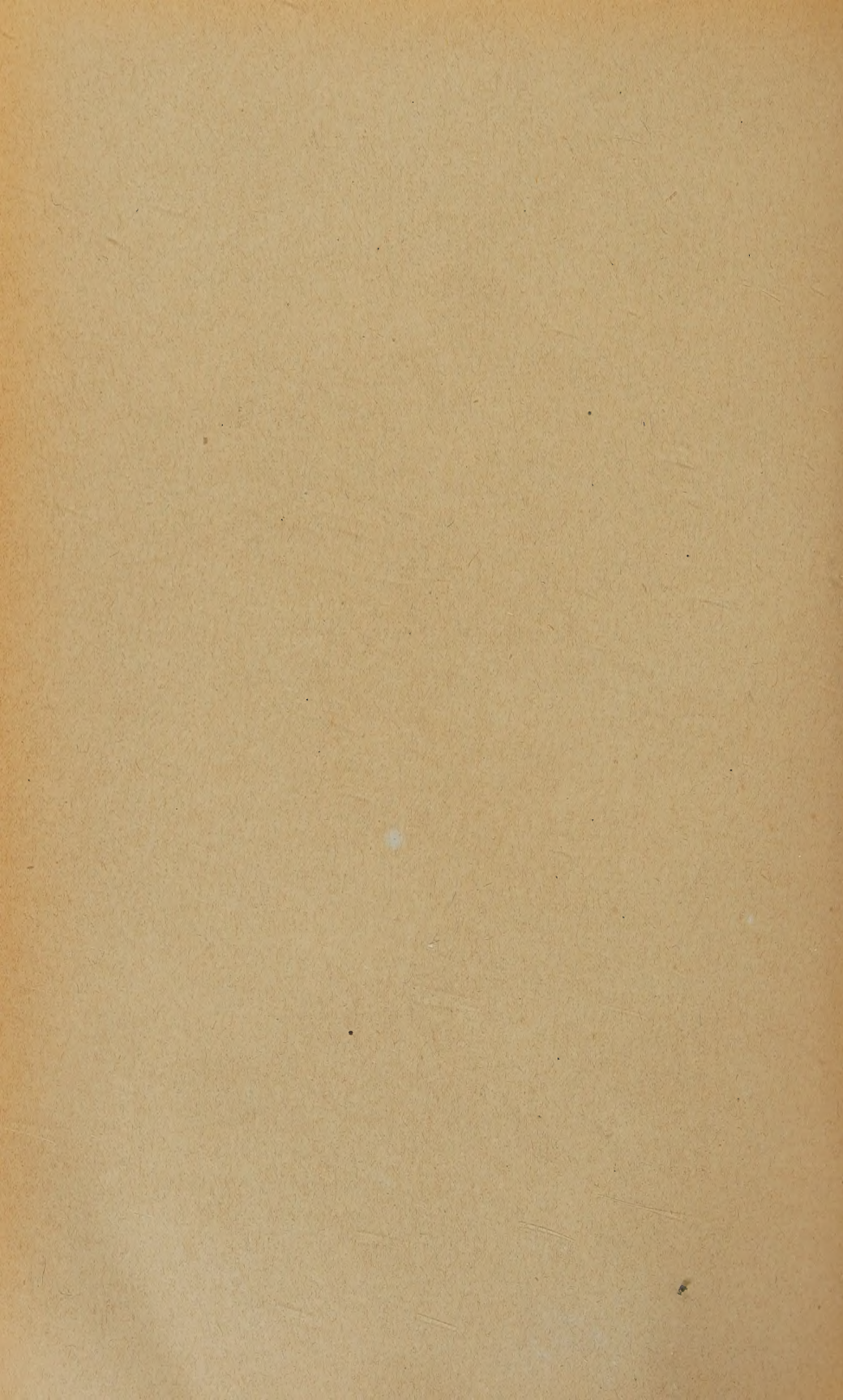
Spec. Perf. p. 56 l. 7. Frère LÉON.



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—
1899



UNIVERSITÉ DE PARIS

L'Évolution de la légende

DANS LA VIE

DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

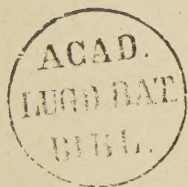
et soutenue publiquement le vendredi 22 décembre 1899, à 4 heures

PAR

GASTON PELLEGRIN

« Nos qui cum eo fuimus testimonium perhibemus de ipso..... »

Spec. Perf. p. 56 l. 7. Frère LÉON.



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—
1899

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. S. BERGER, président de la soutenance.	
MM. S. BERGER,	}
BONET-MAURY,	
MÉNÉGOZ,	
	Examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

N° 280

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE DE MON PÈRE.

A M. LE PROFESSEUR E. MÉNÉGOZ,
*hommage de respectueuse et profonde
affection.*

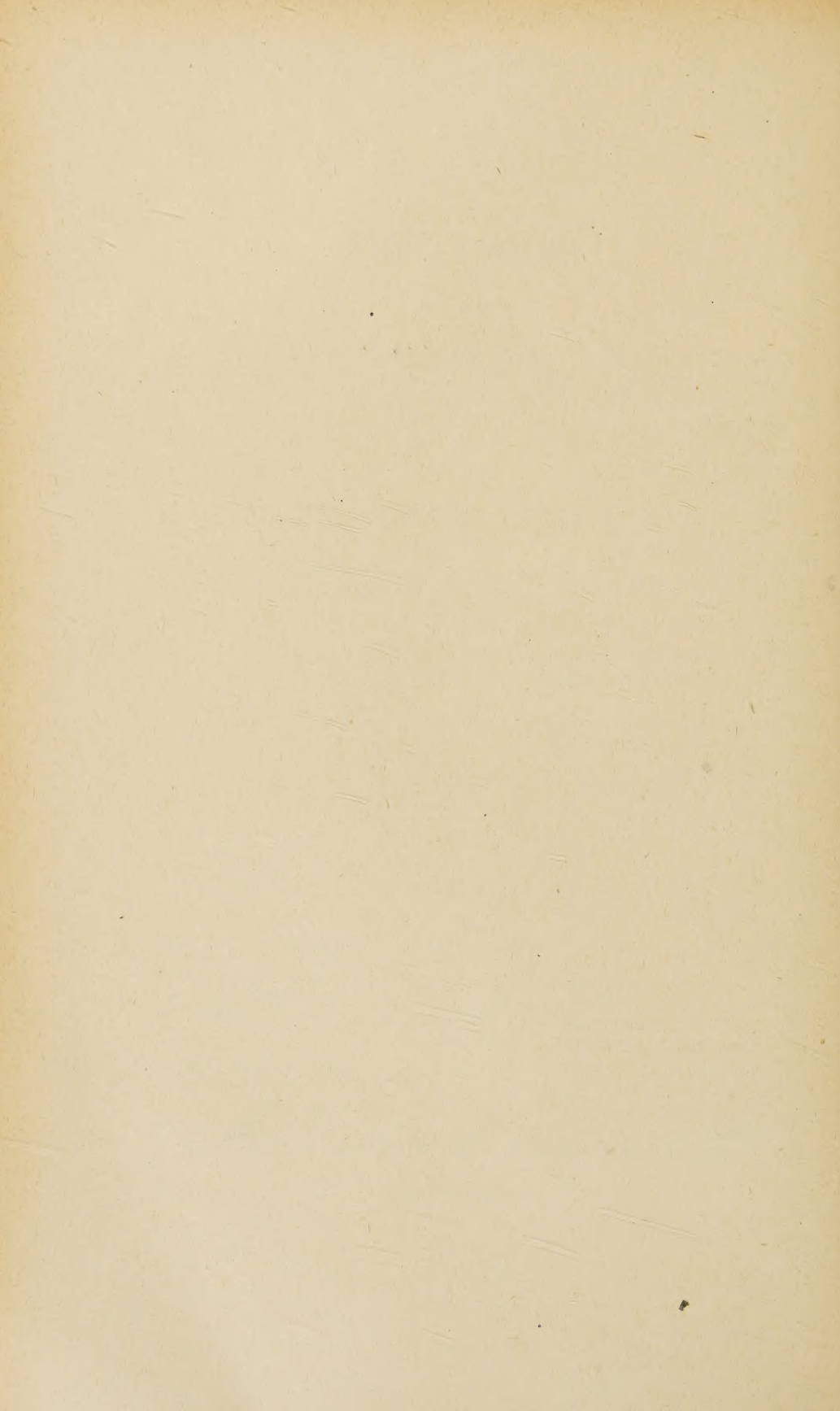
A M. LE PASTEUR PAUL SABATIER.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

BIBLIOGRAPHIE

- VINCENT DE BEAUVAIS. — *Speculum historiale*. Douai, 1624 in-f°. Voir dans cet ouvrage la *Legenda secunda* : lib. 29, cap. 97-99 (p. 1218 ss.), lib. 30, cap. 99-109 (p. 1266) et cap. 121-122 (p. 1274).
- THOMAS DE CELANO. — *Seraphici viri S. Francisci assisiensis vitæ duæ auctore B. Thoma de Celano, ejus discipulo*. Rome, 1806.
- JACQUES DE VORAGINE. — La Légende dorée, édition Th. Graesse. Leipzig, 1850.
- Legenda S. Francisci assisiensis quæ dicitur « Legenda trium sociorum, » ex cod. membr. Biblioth. Vatic. num. 7339*. Edition Léopold Amoni. Rome, 1880.
- S. BONAVENTURE. — *Seraphici viri S. Francisci assisiensis vita, auctore S. Bonaventura, ministro generali*. Edition Léopold Amoni. Rome. 1880.
- Ernest RENAN. — Nouvelles études d'histoire religieuse. Paris, 1884.
- Emile GEBHART. — L'Italie mystique. Paris, 1890.
- LÉON LE MONNIER. — Histoire de S. François d'Assise, 2 vol. Paris, 1891.
- Ulysse CHEVALIER. — Répertoire des sources historiques du moyen-âge. Montbéliard, 1877 et supplément, 1888.
- Alfred MAURY. — Croyances et Légendes du moyen-âge. Nouvelle édition des Légendes pieuses du moyen-âge, par MM. A. Longnon et G. Bonet-Maury, avec préface de M. Michel Bréal. Paris, 1896.
- ANALECTA FRANCISCANA, sive chronica aliaque varia documenta, ad historiam fratrum minorum spectantia, edita a patribus Collegii S. Bonaventuræ. Ad claras aquas propè Florentiam (Quarachi), 1897, 1 vol. in-4°. Voir dans cet ouvrage, à la page 263, la Chronique des vingt-quatre généraux.
- BERNARD DE BESSE. — *Liber de laudibus Beati Francisci ineditus, auctore fratre Bernardo a Bessa, S. Bonaventuræ socio et a secretis. Accedit ejusdem auctoris Catalogus generalium ministrorum, curante P. Hilarino a Lucernâ, ord. Minor. capuccinorum Provinciæ Helveticæ S. Theol. lectore*. Rome, 1897. Voir dans cet ouvrage la Légende de frère Julien mentionnée à la page 2.
- Paul SABATIER. — Vie de S. François d'Assise. Paris, 8^{me} édition, 1894.
- Du même auteur : *Speculum Perfectionis seu S. Francisci assisiensis legenda antiquissima, auctore fratre Leone*. Paris, 1898.
- Auguste SABATIER. — Revue chrétienne, 1^{er} juillet 1898, pages 53 à 59. La plus ancienne légende de S. François d'Assise, par frère Léon.
-



INTRODUCTION

Ce qui frappe de prime abord dans les Légendes franciscaines, c'est leur grande confusion. Elles vont se copiant et se répétant sans cesse, tantôt abrégeant, tantôt amplifiant les récits antérieurs, et ces remaniements paraissent, aux yeux du lecteur inexercé, n'avoir leur source que dans le caprice des auteurs.

La mort de François est de 1226 ; la légende de Bonaventure de 1260. Une masse énorme de documents ont vu le jour dans l'espace de ces trente-quatre ans. Et ceci n'est rien comparativement au nombre de documents qui surgiront d'ici quelque temps, si le zèle des chercheurs continue.

Cette abondance de documents va nous permettre de nous faire une idée de ce que nous devons appeler Légende. Les écrivains catholiques pensent que la Légende est l'histoire de la vie d'un saint, écrite par des hommes exceptionnellement fidèles, véridiques, et qui ont été des témoins bien placés pour connaître les faits. Pour eux, ce sont donc des documents historiques de premier ordre. Les rationalistes estiment que les Légendes sont des contes moraux, des mythes ; les éléments merveilleux dont sont entachés les Légendes leur semblent de nature à éveiller en nous de légitimes soupçons et ne nous permettent pas d'ajouter la moindre créance à ce qu'elles rapportent. Pour eux, la fable inhérente à toute Légende n'est qu'une fiction pure.

Entre ces deux opinions extrêmes viennent se placer de braves gens, qui veulent concilier les deux systèmes et prennent comme mesure de la vérité le vraisemblable. On a vu récemment un écrivain catholique, l'abbé Le Monnier, appliquer cette méthode, et, négligeant ce qui lui paraissait absurde dans la légende, maintenir ce qui lui semblait admissible et vraisemblable. A cette tâche il a gagné un renom de libéralisme, mais son procédé n'est pas scientifique. Ces trois opinions nous paraissent également erronées, parce que leurs auteurs se sont mépris sur le caractère spécifique de la Légende, caractère qu'ils n'ont pas essayé de définir. Partis d'une idée *a priori* sur la légende, c'est d'après cette idée qu'ils ont examiné et apprécié toutes les Légendes.

La nécessité s'impose donc de déterminer la valeur spéciale de chaque Légende. Mais ce serait peu encore ; il faut tâcher de nous faire une idée scientifique de la légende.

Jetons les yeux sur les Légendes franciscaines. A quelle préoccupation ont obéi les écrivains dont nous avons mentionné les travaux tout à l'heure ? A une préoccupation historique ? Pas le moins du monde, et c'est de là que part l'erreur des catholiques orthodoxes et des rationalistes qui parlent toujours de la légende à travers la conception que nous nous faisons actuellement de l'histoire. Cette conception n'existait pas chez ceux qui ont écrit la Légende de saint François. Les Légendes franciscaines ne sont point des documents historiques, mais des documents moraux, pédagogiques, dogmatiques, tout, excepté le miroir fidèle de la réalité.

Les préoccupations de ceux qui les ont écrites ne sont pas le passé et son histoire, mais la préparation de l'avenir, la voie à indiquer aux franciscains présents et futurs. L'histoire dans ces Légendes occupe la place de l'histoire sainte dans un catéchisme, elle agrmente et illustre le précepte moral. Les auteurs ne nous disent pas ce qu'a été saint François, mais ce qu'ils veulent qu'il ait été et la Légende nous renseigne moins sur le saint que sur les écrivains eux-mêmes, sur leur caractère et leurs idées.

Nous pouvons maintenant faire un pas de plus. Si les écrivains avaient poursuivi un but historique, ils auraient visé à se compléter; chacun aurait fait connaître ses souvenirs personnels et apporté sa contribution à l'œuvre commune.

Or, d'écrivains de ce genre, il n'en est pas trace à partir de 1230. Leur but ostensible est non pas de se compléter, de collaborer à l'histoire du saint, mais de se substituer les uns aux autres.

La comparaison du catéchisme nous semble juste ici, car on voit de nos jours des auteurs de catéchismes en faire autant, et ceci nous explique aussi comment les écrivains de Légendes ont pu se copier les uns les autres. Ils prennent chez leurs prédécesseurs tout ce qui va à leurs idées, tout ce qui peut servir leur dessein, et ils négligent le reste. S'ils ajoutent quelque chose, c'est toujours une préoccupation dogmatique qui dicte cette addition.

Lorsque les auteurs tels que les Bollandistes nous disent : « Bonaventure était un homme remarquable par son intelligence et sa sainteté, nous pouvons avoir en lui une confiance absolue. En sa qualité de

ministre général il a pu recueillir tous les renseignements possibles ; il a connu la plupart des disciples intimes de François, il a vécu dans sa patrie ; sa Légende est donc un document historique de première valeur, » ce raisonnement des Bollandistes est spécieux, car la préoccupation de Bonaventure n'a pas été différente de celle de tous les autres écrivains, et l'absence totale de but historique que l'on constate dans cette Vie, est la confirmation de ce que nous avons dit. Bonaventure marque le moment où la légende est définitivement constituée, où elle obéit absolument aux règles que nous venons de noter. Les écrivains qui l'ont précédé, tout en voulant faire de leurs Légendes un programme, ne l'ont pas toujours pu. La personnalité de François avait été si forte que, malgré eux, inconsciemment, ils ont relaté des traits historiques. Le raisonnement des Bollandistes est parfait dans sa forme, malheureusement il est manifeste que Bonaventure n'a pas fait de bien grands efforts pour se renseigner. Il copie ses prédécesseurs, non pas au hasard, mais conformément au but qu'il poursuit, et quand il ajoute quelque chose, ce qui lui arrive souvent, on sent que ce n'est pas un document historique qui lui a fourni une indication nouvelle, c'est à l'évolution de la légende qu'il collabore. L'accuser de duplicité serait faire intervenir nos habitudes contemporaines là où elles n'ont que faire. La légende évolue en effet comme tous les organismes vivants, et avec une déconcertante rapidité. Cette évolution ne se fait pourtant pas, si l'on peut ainsi dire, en ligne droite ; elle obéit à des lois vivantes et non pas à des lois mathématiques.

En voici un exemple : La Légende des Trois Compagnons, qui est de 1246, est à la fois plus et moins légendaire que *1 Celano* qui est de 1230. Cela est naturel. Dans les *3 Socii*,¹ le merveilleux est plus accentué, parce qu'il s'est écoulé plus de temps et, d'autre part, la personnalité historique de saint François est plus vivante, parce que les auteurs, ayant vécu beaucoup auprès de lui, étaient encore incapables de ne voir en lui qu'un pur symbole. Malgré eux, la réalité s'interposait entre leur pensée et l'idéal. Mais que les Trois Compagnons, comme tous les autres écrivains des légendes franciscaines, n'aient pas eu le moins du monde une préoccupation historique, c'est ce qui éclate dans le titre même de la première œuvre sortie de ce milieu : *Speculum Perfectionis*, « Miroir de perfection ». Dans cette Légende, il ne s'agit pas pour l'auteur d'écrire une Vie de saint François; il s'agit de montrer le saint comme un miroir où les hommes puissent contempler le modèle à suivre. C'est moins un homme qu'on veut mettre sous nos yeux qu'un idéal moral.

¹ Voici les abréviations dont nous nous servons pour désigner les différentes Vies de saint François que nous avons étudiées. *Speculum perfectionis* = *Spec. Perf.* — La première Vie par Thomas de Celano = *1 Cel.* — La deuxième Vie par le même auteur = *2 Cel.* — La Légende des Trois Compagnons = *3 Soc.* — La Légende de saint François par saint Bonaventure = *Bon.*

Nous empruntons ces abréviations aux remarquables ouvrages de M. le pasteur Paul Sabatier, à qui nous devons le meilleur de notre étude, et nous saisissons cette occasion pour exprimer à cet aimable et distingué théologien toute notre admiration et notre profonde gratitude.

CHAPITRE PREMIER

Données primitives de la légende

Le Speculum Perfectionis de frère Léon

Le titre même de « *Miroir de perfection* » nous indique le but non historique de cette composition ; et, si du titre nous passons aux treize chapitres qui constituent l'ouvrage, en mettant de côté le premier chapitre qui a subi des remaniements et des interpolations ne nous permettant pas de nous faire une idée de ce qu'il était à l'origine, nous serons plus pénétrés du but moral de cet écrit. Dans les douze autres chapitres, nous voyons frère Léon prendre pour point de départ, non pas un ordre historique ou chronologique, mais un ordre moral, un classement dans les idées à développer et dans les enseignements à donner aux frères Mineurs. Son intention est de dépeindre l'idéal qu'il se fait du parfait frère Mineur d'après saint François.

« Quelle est la première vertu du minorite ? » telle est la question qu'il s'est posée avant d'écrire et il a répondu : « c'est la pauvreté ». Il met donc en tête le chapitre sur la pauvreté. La seconde vertu lui paraît être, toujours d'après saint François, la charité, et il met en second lieu le chapitre sur la charité.

S'il nous donne des indications historiques, c'est sans le vouloir ; c'est qu'il ne peut abstraire absolument son idéal d'une réalité historique toute récente et qui en est le support et l'aliment.

Parcourons et examinons cette œuvre si intéressante et capitale, afin de déterminer la physionomie revêtue par saint François chez frère Léon. Nous donnerons d'abord l'énumération des chapitres de ce document, laissant de côté le chapitre premier qui a subi des remaniements et des interpolations et porte la trace d'un merveilleux de mauvais aloi¹.

Le chapitre second a pour titre : *De la pauvreté parfaite*. Il se subdivise en vingt-six chapitres qui sont une série d'anecdotes détachées, se succédant sans ordre chronologique, au hasard des souvenirs de l'auteur, et mettant en lumière une parole, une leçon, un acte de saint François. Ces courts récits servent de commentaire et d'exemple au titre sous lequel ils sont groupés.

Le chapitre troisième a pour titre : *De la charité, de la pitié et de la condescendance envers le prochain*. Page 54.

Le chapitre quatrième a pour titre : *De la sainte humilité et de l'obéissance chez François et chez les frères*. Page 70.

Le chapitre cinquième a pour titre : *Du zèle de François pour la perfection de la Règle, et pour toute la religion*. Page 149.

Le chapitre sixième a pour titre : *Du zèle de François pour la perfection des frères*. Page 166.

Le chapitre septième a pour titre : *De la ferveur constante de l'amour et de la pitié de François pour la passion de Jésus-Christ*. Page 182.

Le chapitre huitième a pour titre : *Du zèle de François pour la prière, pour l'Office divin et pour sauvegarder la joie spirituelle chez lui et chez les autres*. Page 186.

¹ Ce chapitre traite de la nécessité qui s'impose aux frères d'observer strictement la Règle telle que l'a instituée saint François. On y entend la voix du Christ s'élevant dans les airs et disant à François qu'il est, lui, l'unique auteur de la Règle, qu'il l'a lui-même inspirée et qu'il exige qu'elle soit rigoureusement observée « *ad litteram, sine glosâ, sine glosâ, sine glosâ*. » *Spec. Perf.* page 4, l. 3.

Le chapitre neuvième a pour titre : *Des quelques tentations que Dieu permet qu'il eût.* Page 192.

Le chapitre dixième traite *De l'esprit de prophétie.* Page 199.

Le chapitre onzième a pour titre *De la sollicitude divine se manifestant à l'endroit de François dans les choses extérieures.* Page 218.

Le chapitre douzième nous parle *De son amour pour les créatures et de l'amour des créatures pour lui.* Page 223.

Le chapitre treizième et dernier a pour titre : *De la mort de François et de la joie qu'il manifesta lorsqu'il sut d'une façon certaine qu'il était près de la mort.* Page 236.

A considérer les titres et la succession de ces chapitres, leur proportion respective, il est facile de pénétrer l'intention qui a dicté son œuvre à l'auteur, intention qui détermine et nous explique la physionomie de saint François dans les premiers chapitres de cette Légende.

Les trois premiers chapitres, qui traitent de la pauvreté, de la charité et de l'humilité, sont beaucoup plus étendus que les chapitres suivants. C'est donc que Frère Léon y développe des idées qui lui tiennent particulièrement à cœur et c'est surtout dans ces premiers chapitres que nous pourrions discerner ses intentions. Son but nous paraît être de mettre en lumière l'idéal franciscain et de transmettre fidèlement l'héritage spirituel de son maître. Pourquoi cela ? Parce que les héritiers officiels du saint et, parmi eux, frère Elie font subir à son œuvre et à sa pensée de dangereuses déviations. Frère Léon proteste avec indignation contre cette trahison de la pensée du Poverello et c'est ce qui donne aux premiers chapitres de sa Légende ce ton agressif de polémique¹.

Frère Elie, ministre général, professait pour François

¹ *Si autem aliquis frater voluerit dicere..... nos qui cum eo fuimus.....*
page 6, l. 9.

une vénération profonde, mais il manifestait hautement son intention de transformer l'esprit même de la famille franciscaine, et répandait le bruit que François avait lui-même estimé qu'avec l'accroissement de l'Ordre des changements s'imposaient. S'appuyant sur le prétendu consentement du fondateur, il éliminait tout ce qui, dans l'idéal franciscain, gênait ses desseins ; il transformait la pauvreté et l'humilité, qui, aux yeux du maître, devaient être les vertus primordiales du frère Mineur.

A tout cela, frère Léon répond par l'affirmation formelle des volontés du saint.

Voilà pourquoi les premiers chapitres de cette Légende nous montrent chez François l'instituteur des frères Mineurs, le fondateur et le législateur de la réforme religieuse. L'accent y est mis sur l'activité pédagogique de François, sur ses rapports avec les frères et non point sur ses rapports avec les hommes. Nous apprenons quel était l'objet de son enseignement et comment il avait coutume d'instruire ses fils spirituels. Les œuvres de François sont fréquemment mentionnées et citées.

Quelle est donc la base de l'enseignement de François d'après frère Léon ? C'est la pauvreté.

Là-dessus ses volontés sont formelles et ses idées n'ont jamais varié, en dépit de ce que prétendent frère Elie et ses partisans.

Au frère Roger qui lui demande la permission de posséder des livres, et veut connaître ses intentions invariables concernant la vie et la religion des frères, François répond : « Je te dis que mon intention première et dernière a été » celle-ci : si les frères avaient voulu me croire, aucun » d'eux ne posséderait autre chose qu'un vêtement, comme » notre règle le permet, avec une ceinture et des braies. » (Page 6, l. 4).

Un ministre insiste auprès de lui pour qu'il lui soit permis d'avoir des livres : « Je ne veux, ni ne dois, ni ne peux, » répond-il, aller contre ma conscience et contre la perfec-

» tion du saint Evangile que nous professons. » (Page 8, l. 9 et 10.) Même réponse au novice qui demande un psautier. (Page 10.) Les frères, d'après saint François, doivent observer la pauvreté dans les vêtements, la nourriture et dans leurs demeures. (Page 24, l. 18.) Pèlerins et voyageurs ici-bas, leur dépouillement doit être absolu.

Mais le vœu de pauvreté, tel que le conçoit François, bien loin d'impliquer une idée d'abstinence, de renoncement, est au contraire un vœu de liberté, une garantie d'affranchissement. S'il condamne toute propriété, c'est qu'il veut secouer toute servitude ; s'il invite ses frères à renoncer à tout, c'est pour les amener à mieux posséder tout. « *Nihil habentes, omnia possidentes.* » La pauvreté, chez François, ne revêt point cet aspect morosé qu'elle a chez les ascètes. Il s'en fait une gloire et une force (page 35, l. 18 et ss.) et c'est ce qui nous explique qu'il recommande à ses frères d'aller demander la charité pour faire acte de pauvreté. L'aumône lui est chère parce qu'elle est la manifestation, la réalisation de son idéal : « Allez, leur dit-il, » avec confiance et d'un cœur joyeux, accompagnés de la » bénédiction divine. Vous devez mendier avec une joie » plus grande que celui qui, pour une petite somme, offrirait cent deniers, car vous offrez l'amour de Dieu à ceux » à qui vous demandez lorsque vous leur dites : « Pour » l'amour de Dieu, faites-nous la charité. » Or, le ciel et » la terre ne sont rien en comparaison de cet amour. » (Page 37, l. 12 ss.)

Mais le vœu de pauvreté, qui est à la base de l'enseignement franciscain, n'est en quelque sorte qu'une obligation négative. A quels devoirs positifs, François va-t-il convier ses frères ? C'est ce que nous dit le chapitre 3 qui traite de la charité.

Le renoncement préalable et absolu aux biens terrestres ne saurait suffire ; il n'est pas une fin, il est le moyen pratique de réaliser le don absolu de soi-même au prochain. Ce dépouillement intérieur et extérieur, il faut le renouveler

tous les jours par une charité toujours active et sans bornes.

Se soustraire à ce devoir impérieux de charité, c'est commettre un vol (page 59, l. 11.) L'aumône est une restitution (page 61, l. 22); les pauvres sont les envoyés du Christ au nom duquel ils sollicitent; les repousser, c'est repousser le Fils de Dieu (page 68, l. 17.)

Le second devoir du frère Mineur, c'est l'humilité, devoir capital sur lequel insiste longuement frère Léon : le chapitre sur l'humilité et l'obéissance ne compte pas moins de trente-sept paragraphes.

L'évêque d'Ostie demande à François s'il consent à ce que ses frères soient élevés aux prélatures ecclésiastiques.

« Mes frères, répond-il, ont été appelés « Mineurs » » afin qu'ils n'espèrent pas monter en grade. Leur vocation les exhorte à rester au dernier rang et à suivre les humbles traces du Christ... Si vous voulez qu'ils portent des fruits dans l'Eglise, veillez à ce qu'ils demeurent fidèles à leur vocation. S'ils s'élèvent, abaissez-les, et ne leur permettez l'accès d'aucune dignité. » (Page 76, l. 18.)

L'humilité, d'après François, a sa source dans l'abdication de la volonté en présence de Dieu et des hommes. Le serviteur de Dieu doit n'attribuer la gloire de ses actions qu'à Dieu seul; son mérite propre est nul, il est l'image, vile par elle-même, du Très-Haut (page 81, l. 9 ss.). Parmi les hommes, les frères réaliseront l'humilité par le service des lépreux, par une obéissance passive aux prélats qui sont les représentants de Dieu, par la concorde avec le clergé séculier, enfin par le travail manuel. Le *Spec. Perf.* insiste sur cette dernière obligation qu'élimineront rapidement les Légendes postérieures. François veut absolument que ses frères travaillent, « afin d'être moins à charge aux » hommes... ceux qui ne connaissent aucun métier doivent en apprendre un » (page 148, l. 6.). — Il faut, en outre, pour réaliser l'humilité, éviter deux écueils : la science

orgueilleuse (page 142) et la sollicitation des privilèges. « Le seul privilège que je demande à Dieu, dit François, » c'est de ne recevoir des hommes aucun privilège. » (Page 86, l. 13).

Au chapitre cinquième, frère Léon est amené à parler de la Règle qui condense tout l'enseignement de son maître et résume tous les développements antérieurs. François ne cesse de recommander aux frères la profession de la Règle, « qui n'est autre chose que l'observance parfaite de l'Evangile » (page 149, l. 9) ; elle doit être le sujet de tous leurs entretiens. Les frères lui demandent de désigner son successeur. « Je ne vois personne, » dit-il, et il trace un portrait du ministre général, qui n'est que le commentaire de la Règle. Sa piété pour cette pauvre église de la Portion-cule, vivant symbole de l'idéal franciscain, n'est-elle pas en définitive l'expression de son attachement à la Règle ?

Le chapitre sixième met en lumière la sollicitude de François pour ses fils spirituels, le zèle qu'il ne cesse de déployer pour les amener à la perfection. Il revient sans cesse avec une insistance touchante sur ses enseignements (page 176, l. 5). Oubliant ses propres souffrances, il n'a souci que des dangers qui peuvent obvier à leur perfectionnement (page 179, l. 11). Tous, sans distinction, ont part à ses conseils paternels comme au pain qu'il leur distribue à l'approche de la mort, et les sœurs de sainte Claire reçoivent, elles aussi, ses exhortations émues. (Page. 180, l. 21).

Tel est l'enseignement de saint François d'après le *Spec. Perf.* Cet enseignement, tous les frères ne l'acceptent pas avec soumission ; il en est qui le discutent et le modifient pour le plier à leurs désirs. Cette pauvreté et cette humilité préconisées par saint François, n'étaient pas pour plaire à frère Elie et à ses partisans. De là l'angoisse du Poverello qui voit sa pensée dénaturée et trahie par ses propres fils. Cette angoisse a laissé dans le *Spec. Perf.* de douloureux échos et l'on reconnaît, chez frère Léon, le témoin ému des souff-

frances morales du maître ; quelque chose de son émotion a passé dans son œuvre. « Malheur aux frères, dit saint » François qui sont en désaccord avec moi sur ce que je » sais être conforme à la volonté de Dieu, à l'intérêt et aux » besoins de toute la religion ! Malheur à eux, bien que, » malgré moi, je cède à leur volonté. »

« Puis, il nous disait souvent à nous ses compagnons : » Ma douleur et mon affliction viennent de ce que, alors » que Dieu, dans sa miséricorde, accorde à mes prières » persévérantes et à ma méditation des directions dans » l'intérêt présent et futur de la religion, directions que » Dieu m'assure être conformes à sa volonté, certains » frères, s'appuyant sur l'autorité de leur science, et con- » fiant en leur fausse prévoyance, s'opposent à moi et » repoussent mes conseils, disant : « Il faut observer ceci » et rejeter cela. » (page 29, l. 7). »

Une seule pensée peut calmer François c'est qu'après tout, il ne saurait devenir « le bourreau » de ses frères et que la parole de Dieu ne restera pas sans effet, s'il s'efforce, par son exemple, d'instruire les autres *Donner l'exemple*, tel est en effet sa préoccupation constante, *sa méthode* d'enseigner.

« Il faut, dit-il, à l'exemple de Jésus-Christ, pratiquer » avant d'enseigner, et pratiquer en même temps qu'ensei- » gner. » (page 146, l. 22). Son enseignement est donc un enseignement par l'exemple. Tourmenté par le besoin de mettre sa vie en harmonie parfaite avec ses paroles, il va parfois jusqu'à, de naïves exagérations¹.

A cette exagération dans les actes correspond enfin dans le style de François une libre allure qui ajoute à l'originalité de sa physionomie. Cet instituteur parle comme un paladin. Au novice qui lui demande un psautier, il cite comme exemple Charlemagne, Roland et Olivier (page 10, l. 14). Il appelle ses frères humbles « les soldats de sa Table

¹ Voir par exemple : page 20, l. 1. — page 38, l. 8. ss. — page 46, l. 1. — page 63, l. 10. — page 111, l. 1.

Ronde » (page 143, l. 27), et il envoie ses compagnons chanter par le monde le Cantique du Soleil, comme des « troubadours divins » « *joculatores Domini* » (page 197, l. 24).

A partir du chapitre septième, frère Léon paraît oublier ses intentions de polémique et se laisser pénétrer par le charme des souvenirs personnels. Sa Légende perd graduellement le caractère tendancieux et didactique qu'elle avait au début, le zélateur disparaît pour faire place au compagnon du saint ; après avoir mis sous nos yeux l'instituteur des frères Mineurs, l'auteur va nous dépeindre l'homme chez François.

Et d'abord l'homme au physique nous est présenté, et des détails précis abondent qui nous renseignent sur sa complexion physique. Nous apprenons qu'il était atteint d'une maladie de l'estomac et du foie et qu'il souffrait de l'hydropisie. Il nous est dit que, pour guérir le mal qu'il avait aux yeux, le médecin dut pratiquer une cautérisation « au-dessus de la mâchoire jusqu'au sourcil de l'œil qui » était plus faible que l'autre » (page 226, l. 21 ss.).

On nous raconte fidèlement jusqu'à ses moindres caprices. La veille de sa mort, il exprime le désir de manger d'un certain poisson nommé *squalus* (page 220, l. 1), et fait demander à Jacqueline de Settesoli un mets qu'elle lui avait préparé à Rome (page 221, l. 3). Cette attitude très humaine est un des attraites les plus particuliers au *Spec. Perf.*

Mais ce qui fait surtout de la Légende du frère Léon un document historique précieux, c'est le jour singulier qu'elle jette sur la psychologie du saint d'Assise. L'âme de François y est mise à nu, âme fervente et de sensibilité malade. Frère Léon ne fait qu'une allusion discrète aux stigmates (page 194, l. 22), mais combien sont précieux les renseignements qu'il nous donne sur la ferveur de son maître pour la passion de Jésus-Christ ? (page 182). Quand il nous le montre pleurant à grands cris les douleurs du Crucifié (page

184), et qu'il nous révèle par quels singuliers moyens le « troubadour divin » entrainé en extase, ces indications, jointes aux renseignements physiologiques dont nous parlions tantôt, ne nous expliquent-elles pas l'impression profonde produite sur le stigmatisé par la vision de l'Alverne ?

Fervente et sensible, cette âme de François est surtout candide et enfantine. Elle fraternise avec les êtres et les choses, auxquels elle prête un mystérieux langage et qui lui parlent de Dieu. « François, nous est-il dit, conversait » avec les créatures avec une joie intérieure et apparente, » comme si elles étaient douées de raison, et, par elles, il » s'élevait à Dieu. » (Page 228, l. 8). Son amour pour les créatures se manifeste parfois de façon fort bizarre : il souffre à voir éteindre une lampe parce qu'on fait du mal à son frère le feu, auquel il n'hésite pas à abandonner ses braies (page 229). Le Cantique du Soleil est l'expression enthousiaste et ingénue de cette sympathie universelle, qui n'est pas une des formes les moins originales de la piété de saint François, et que le *Spec. Perf.* ne pouvait manquer de mentionner.

Cette piété du saint se manifeste d'ailleurs de façon plus positive et plus personnelle dans notre Légende par la prière. Nous voyons François prier sans cesse, et puiser dans la prière sa force, ses inspirations, sa nourriture spirituelle (page 186, l. 21).

S'agit-il de partir en mission, il prie et il exhorte ses frères à prier, afin de savoir quelle région Dieu désignera à leur activité (page 118, l. 19 ss.). Que de fois il affirme que les principes de la religion des frères lui ont été révélés grâce à une prière persévérante ! Lorsque le mauvais exemple donné par certains frères et leur infidélité à la Règle viennent le troubler, c'est à Dieu qu'il confie sa peine et c'est par la prière qu'elle est apaisée ¹.

¹ Voir, page 157 chap. 81. — « François dit à Dieu dans son angoisse : « O Dieu je te recommande la famille que tu m'as donnée ! » Dieu lui répond : « Pourquoi t'affliger, homme candide ? Qui donc a

C'est en priant que saint François s'élève jusqu'à l'intuition de la volonté divine, et c'est par une révélation intérieure et normale que cette volonté lui est dévoilée : « *Hoc » donum mihi Deus contulit, quod, de omnibus in » quibus placere, vel displicere valeo, in oratione, » claram cognitionem recipio* » (page 129, l. 28). Il ne possède pas la sainteté comme un privilège, il la conquiert. Pour vaincre les tentations qui l'assiègent et qui sont intérieures et morales, il a recours à la prière et la réponse divine à son appel est aussi intérieure. Tourmenté depuis longtemps par une tentation, il prie dans l'église de Sainte-Marie et frère Léon nous rapporte que ces paroles de l'Écriture lui sont adressées *en esprit* (*accidit ut diceretur ei in spiritu illud verbum evangelii*) : « Si tu avais de la foi gros comme un grain de moutarde, » etc. (page 194, l. 12). Tenté de murmurer à cause de ses infirmités, il demande à Dieu la résignation, et l'auteur nous répète qu'il lui fut dit *en esprit* (*et statim in spiritu dictum est ei*) (page 196, l. 12) de se réjouir au milieu de ses souffrances, comme s'il était déjà dans le royaume de Dieu. Le *Spec. Perf.* nous montre alors François composant le Cantique du Soleil après avoir reçu cette promesse du divin royaume, et ainsi nous connaissons la genèse de cet hymne qui est un chant d'actions de grâces après les tentations vaincues, l'affirmation joyeuse de la communion du saint avec son Dieu.

Par la prière, il y a donc lutte morale chez saint Fran-

institué cette religion des frères ? N'est-ce pas moi ? Je ne t'ai point choisi comme un homme lettré et éloquent pour diriger ma famille, car ma volonté est que, ni toi, ni les véritables observateurs de la Règle que je t'ai donnée, vous ne suiviez la loi de la science. Mais je t'ai choisi comme un homme simple et ignorant, afin que tu saches que je veillerai sur mon troupeau, et je t'ai placé comme un étendard à la tête des frères pour leur imposer le devoir de réaliser en eux-mêmes ce que je fais moi-même en toi..... C'est pourquoi, cesse de t'affliger. S'il ne restait de toute la religion que trois frères, cette religion n'en serait pas moins la mienne et je ne l'abandonnerais jamais. » François se console à la pensée qu'après tout, c'est par la prière qu'il pourra le mieux venir en aide à la religion des frères.

çois dans le *Spec. Perf.*, par la prière il y a perfectionnement, par la prière il y a victoire. Le mérite de cette Légende est de nous faire assister à ces crises d'une âme vraiment humaine, de nous initier au secret de la vie religieuse du Poverello, et, par là, de nous expliquer comment il réalisait en lui-même cette joie spirituelle qu'il souhaitait tant reconnaître chez ses compagnons et qu'il disait avoir sa source dans la pureté et la sincérité d'une prière persévérante ¹.

Le thaumaturge, le prophète n'apparaissent que de loin dans notre Légende. Les prophéties qui lui sont attribuées sont relatives à des faits antérieurs à l'année 1227 ou à des faits très simples qui démontrent plutôt la sagacité du saint que le don de prophétie. Pour prédire en effet la chute du frère taciturne et rebelle à la confession, point ne fallait être grand clerc, et frère Léon, dans sa candeur, en eût pu faire autant. Ce qui est frappant, c'est que le *Spec. Perf.* reste muet sur deux prophéties qui, dans les Légendes postérieures occuperont une large place : la famine qui sévit en 1227, et l'exaltation du cardinal Hugolin au souverain Pontificat qui eut lieu la même année.

François ne prédit point sa mort, comme a coutume de le faire tout saint qui se respecte ; il demande humblement au médecin le temps qu'il lui reste à vivre (page 239, l. 7 ss.), ajoutant qu'il est si étroitement uni à son Dieu, que la mort et la vie le satisfont également. Cette attitude humaine déjà relevée dans le *Spec. Perf.* éclate surtout aux derniers moments du saint et donne à sa mort la portée d'un enseignement. Pour reconforter son âme tour à tour sereine et

¹ Pour François, la joie spirituelle a sa source dans l'union de l'âme avec Dieu réalisée par la prière. « Au diable et à ses membres il convient d'être tristes, mais, à nous, il nous appartient de tressaillir de joie dans le Seigneur » (page 188, l. 4). D'après lui, cette joie spirituelle se manifeste dans la pratique du bien par une sorte de zèle et d'entrain, qui font de toute bonne action un exemple édifiant et contagieux. Voir page 190, l. 1 ss. Voir le chapitre 96 tout entier (page 188), l'un des plus remarquables du *Spec. Perf.*

abattue, il prie frère Auge et frère Léon de lui chanter le Cantique du Soleil, et, réalisant ainsi son union avec Dieu, il accueille la mort comme une sœur bienfaisante : « *Bene veniat soror mea, mors !* »

Signalons enfin un des mérites les plus frappants de notre Légende, je veux dire cette couleur historique que lui communiquent des indications chronologiques et topographiques aussi nombreuses que précises. Tous les récits qui défilent sous nos yeux sont dûment situés dans le temps et le lieu. On sent que le narrateur, en écrivant, s' imagine les lieux où les faits se sont passés, et fixe sans peine l'époque à laquelle ils correspondent.

En résumé, dans la Légende de frère Léon, l'instituteur des frères Mineurs nous est d'abord dépeint, et son enseignement fidèlement exposé. L'homme physique et l'homme intérieur nous sont ensuite présentés avec beaucoup de relief et de sincérité. Le thaumaturge et le saint y apparaissent-ils ? Nullement. Notre conclusion est donc que cette Légende est presque de l'histoire.

CHAPITRE II

L'évolution de la légende

PREMIER PARAGRAPHE

Première Vie de saint François par Thomas de Celano

Date de sa composition : entre le 15 juillet 1228 et le 25 février 1229

La première vie de saint François d'Assise par Thomas de Celano est une Légende officielle. Elle a été écrite sur l'ordre du pape Grégoire IX¹.

L'époque de sa composition doit être fixée après la canonisation de saint François (le 16 juillet 1228) et avant le 25 février 1229. C'est à cette date en effet que l'œuvre de Th. de Celano reçut l'approbation du pape Grégoire IX.

Le Ms 3817 de la Bibliothèque Nationale de Paris nous donne le renseignement suivant à la suite de notre Légende :

« *Apud Perusium, Dominus papa Gregorius nonus,
» II^o gloriosi pontificatûs sui anno, quinto Kal. martii,
» legendam hanc recepit, confirmavit, et censuit fore
» tenendam. »*

C'est donc à bon droit que *1 Celano* fut appelé la Légende de Grégoire IX. Or, quelles pouvaient être les intentions de ce pontife lorsqu'il fit appel au concours de Th. de Celano ? C'était, j'imagine, d'obtenir de lui une biographie

¹ « *Jubente domino et glorioso papa Gregorio. » 1 Celano-Prologue.*

justifiant et appelant cette canonisation qui était son œuvre. Il y avait en effet, dans les Légendes antérieures (à moins qu'il ne faille dire dans la Légende antérieure : le *Spec. Perf.*), des traits qui ne cadraient pas avec cette béatification du saint. Il fallait faire oublier les peintures trop familières et véridiques qu'on avait données du Poverello. Serviteur obéissant, Thomas de Celano exécuta cette consigne. Deux considérations sont donc à noter avant d'aborder son œuvre : c'est un écrit de commande, elle est immédiatement postérieure à la canonisation du saint qu'elle raconte. Peut-être est-ce là ce qui nous explique la brusque apparition du merveilleux dans cette Légende, apparition timide encore, mais nettement accusée ; on sent que saint François marche à son apothéose et que l'auteur ne néglige rien qui puisse le grandir.

Le merveilleux apparaît donc au chapitre onzième de la première partie. Les dix premiers chapitres sont un récit simple et suivi de la conversion de François, dont les étapes sont fidèlement marquées. Tout à coup, d'une façon un peu imprévue, le saint nous apparaît prophétisant. On dirait que Th. de Celano, après avoir oublié son rôle d'historiographe officiel, distraît qu'il était par la douceur des souvenirs personnels, se ravise aussitôt. Nous apprenons que François, demandant un jour à Dieu le pardon de ses péchés, reçut par surcroît le don de prophétie : « *raptus est deinde super se, atque in quodam lumine totus absorptus est, dilatato mentis sinu, quæ futura erant, luculenter inspexit.* » (1 *Cel.*, première partie, chap. 11). Il raconte aussitôt aux frères sa vision des multitudes venant à lui et rentrant dans l'Ordre. C'est grâce à ce don de prophétie qu'il prédira (deuxième partie, chap. 5) l'exaltation du cardinal Hugolin au souverain pontificat, et qu'au chapitre 8 il connaîtra, par une révélation divine, la date de sa mort. D'autres dons surnaturels sont attribués au saint par notre auteur. Ses prières sont suivies d'effets merveilleux, elles ramènent et réunissent les frères partis en mission (première partie,

chap. 12). Son âme apparaît aux frères pendant la nuit sous la forme d'un globe resplendissant sur un char de feu (première partie, chap. 18). Il apparaît lui-même les bras en croix et bénissant les frères au prêtre Monaldus pendant la prédication du frère Antoine (première partie, chap. 18). Il a le pouvoir de pénétrer les pensées les plus intimes, etc.

Mais c'est surtout le prédicateur que Th. de Celano met sous nos yeux. Il ne s'attarde pas à définir les caractères de l'éloquence du saint, il s'attache surtout à nous en montrer les puissants effets. Ce prédicateur est salué par l'enthousiasme populaire.

« *Tanta erat mentis devotio erga sanctum Dei, ut*
» *felicem se pronuntiaret, qui saltem vel vestimentum*
» *ejus contingere potuisset. Ingrediente ipso aliquam*
» *civitatem, lætabatur clerus, pulsabantur compagne,*
» *exultabant viri, congaudebant femine, applau-*
» *bant pueri, et sæpè, ramis arborum sumptis, psal-*
» *lentes ei obviam procedebant.* » (première partie, chap. 22).

Dès lors les miracles éclatent sous ses pas, sa parole a la vertu d'un baume qui guérit toutes les infirmités, et l'auteur consacre cinq chapitres (du chap. 22 au chap. 26) à nous raconter les guérisons merveilleuses réalisées par le verbe du saint.

Les animaux eux-mêmes n'échappent point au charme de cette prédication ; ils écoutent François avec une complaisance dont il est tout le premier surpris et qui, nous dit Th. de Celano, lui fait regretter de ne pas avoir encore évangélisé des auditeurs aussi bien disposés¹.

Il ne faudrait pourtant pas exagérer l'importance du merveilleux dans notre Légende, car il y est, somme toute, assez modéré. François se refuse plusieurs fois à opérer les gué-

¹ *Cæpit se de negligentia incusare quod olim non prædicaverat acibus* (première partie chap. 21.)

risons sollicitées, et ce n'est qu'à des prières instantes qu'il finit par se rendre¹.

S'il chasse les démons, il est étonné de leur prompte, obéissance à sa volonté. Après avoir délivré la femme possédée de San Gemini, il s'esquive en rougissant pour ne point s'enorgueillir « *statimque cum rubore de loco illo* » *recessit, divinâ providentiâ id gerente, ne posset in aliquo inaniter gloriari.* » Plus tard, l'ayant rencontrée, il se dérobe au témoignage de sa reconnaissance. C'est donc un thaumaturge timide que nous avons sous les yeux, il manque un peu d'assurance, c'est un débutant.

Quant aux miracles canoniques dont l'énumération fastidieuse suit le récit de la béatification, il n'y a pas lieu d'en tenir grand compte, car c'est là un merveilleux de circonstance et sans intérêt pour notre étude.

A ces modifications apportées par Th. de Celano à la physionomie de saint François, viennent s'en ajouter d'autres non moins importantes. Le saint d'Assise nous est présenté comme le fils spirituel du cardinal Hugolin, devenu Grégoire IX.

« *Adhueserat Hugolino namque sanctus Franciscus,* » *tanquam filius patri et unicus matris sue, securus in* » *sinu clementie suæ dormiens, et quiescens. Pastoris* » *certè ille (Hugolin) implebat vicem, et faciebat opus,* » *sed sancto viro pastoris reliquerat nomen.* » (Première partie, chap. 27).

Et dans le récit de la canonisation, Th. de Celano, parlant des miracles qui s'accomplissaient au tombeau de François, s'exprime en ces termes :

¹ A Tuscanella, près de Narni, un père le prie de guérir son fils boiteux. Le saint refuse tout d'abord, puis il consent. « *Qui cum tantæ virtutis et gratiæ se indignum putaret, diu hoc facere recusavit. Tandem precum illius instantia victus, etc.* » (première partie, chap. 23).

François refuse aussi tout d'abord de guérir une possédée à San-Gemini, puis il se rend. « *Sed quoniam plus desiderabat in simplicitate suâ contemptui haberi, quam de ostensione sanctitatis, mundi hujus favoribus extolli, facere hoc penitus recusabat. Tandem victus precibus, acquievit* » (première partie, chap. 25).

« *Audit hæc et intelligit romanus pontifex* (Hugolinus)..... *gaudet et exultat et lætatur quum temporibus suis, novis mysteriis et antiquis mirabilibus, Ecclesiam Dei videat innovari et hoc, in filio suo, quem sacro portavit utero, fovit in gremio, lactavit verbo et educavit cibo salutis.* » (Troisième partie, chap. 1).

Voilà donc saint François mis en tutelle. Il abandonne au cardinal Hugolin la direction de ses frères, il est avec lui en parfaite communion d'idées. Comment le moindre dissentiment pourrait-il le séparer de ce père spirituel qui l'a nourri du lait de sa parole et du pain de vie ? Frère Elie est la créature du cardinal et doit à sa protection les fonctions de ministre général¹, il sera donc aussi le fils bien aimé de François. Th. de Celano laisse dans l'ombre les autres frères sous prétexte de ménager leur modestie (deuxième partie, chap. 6) et prête à Elie un tel rôle, qu'après la bénédiction dont il est l'objet, il apparaît comme le successeur désigné du saint. Ces affirmations partiales de l'auteur modifient sensiblement la physionomie du fondateur de l'ordre. Que devient en effet la fière attitude de celui qui, dans le *Spec. Perf.*, ne relevait que de sa conscience, et, fort de son inspiration divine, était toujours prêt à défendre ses idées contre Hugolin lui-même, contre Hugolin surtout ? Elie successeur désigné de saint François ! selon le désir de Grégoire IX, c'est possible, mais non d'après le récit du *Spec. Perf.* Combien le Poverello nous apparaît plus grand dans la Légende de frère Léon, lorsque, sollicité de choisir son successeur, il se dérobe, alléguant qu'il ne voit personne qui soit digne d'assumer une aussi lourde charge ! Il a des fonctions de ce chef spirituel et des qualités qu'elles comportent, une trop haute idée, pour confier la direction de ses fils au premier venu, fût-ce même au

¹ *Istum feceram generalem*, dit Hugolin au chap. de 1239. — *Speculum* 1509-170 a).

protégé d'Hugolin. Il se borne à tracer un portrait du ministre général tel qu'il le conçoit.

Ne nous attendons pas non plus à retrouver chez Th. de Celano la peinture émouvante des souffrances morales du Poverello, en présence des déviations que font subir à sa pensée des collaborateurs infidèles ayant à leur tête frère Elie lui-même, dont les prétentions allaient à abandonner cette idée nouvelle de la pauvreté, base de la conception franciscaine. En vérité, après la lecture du *Spec. Perf.*, on ne peut s'empêcher de trouver un peu trop de sérénité au saint François de Th. de Celano. Entouré de la sollicitude paternelle d'Hugolin et de la tendresse filiale d'Elie, il n'a qu'à se laisser vivre. Il semble se ressentir de la béatification qui vient de lui être décernée.

Ces réserves faites, notre Légende est d'une valeur historique indiscutable. Quoique ayant une tendance au panégyrique, surtout dans la deuxième partie, elle nous donne, dans la première, une image fidèle du saint d'Assise, image conforme à celle du *Spec. Perf.*, mais moins saisissante. On sent en effet que l'auteur raconte moins d'après ses souvenirs que d'après les récits des autres, et qu'il n'a pas vécu comme frère Léon dans l'intimité du Poverello. Toutefois, l'émotion qui perce dans les paroles attribuées à François vient attester la sincérité du disciple, subjugué par la beauté morale de son maître.

Nous concluons donc que, dans la Première Vie, Th. de Celano se montre biographe sincère et informé, mais, son œuvre marque l'entrée du saint et du thaumaturge dans la légende, la porte s'ouvre au merveilleux.

L'Évolution de la légende (Suite)

SECOND PARAGRAPHE

La Légende des Trois Compagnons ¹

Date de sa composition : 11 août 1246

Cette Légende a pour auteurs les frères Léon, Ange et Rufin, compagnons du saint

Au chapitre de Gênes (1244), présidé par Crescentius de Jesi, l'invitation fut adressée aux frères qui pouvaient avoir quelques renseignements à fournir sur la vie de François, de fixer par écrit leurs souvenirs, et de les transmettre au ministre général. C'est à cette invitation que répondent les Trois Compagnons, et d'est de leur propre mouvement, qu'ils obéissent aux décisions du chapitre ².

Leur prétention n'est pas de faire une Légende (*quæ tamen per modum legendæ non scribimus*).

Négligeant les traits déjà mentionnés, ils veulent apporter des informations ignorées des biographes antérieurs et, par là, combler des lacunes ³.

¹ Il y a une autre Légende des Trois Compagnons nouvellement publiée : *La legenda di San Francesco, scritta da tre suoi Compagni (legenda trium sociorum) pubblicata per la prima volta nella sua integrità dai Padri Marcellino da Civezza et Teofilo Domenichelli dei Minori — Roma, typographia editrice Sallustiana (Mater amabilis). 1899, 1 vol. in-8°, 267 pages, préface 136 pages.*

² *Cum de mandato proximi præteriti capituli generalis et vestro, teneantur fratres signa et prodigia beatissimi patris nostri Francisci, quæ scire vel reperire possunt, vestræ paternitati dirigere, visum est nobis..... pauca de multis gestis ipsius..... sanctitati vestræ, veritate præviâ, intimare.* (3 Soc., lettre d'envoi.)

³ *« Credimus quod si venerabilibus viris qui præfatas confecerunt legendas, hæc nota fuissent, minimè præterissent. »* (3 Soc., lettre d'envoi.)

Ils prient le ministre général de faire insérer, s'il le juge à propos, dans les Légendes antérieures les renseignements qu'ils lui envoient. Cette œuvre s'offre donc à nous avec de sérieuses garanties de sincérité, et nous sommes en droit d'attendre de précieuses lumières de cette contribution spontanée des compagnons du saint à sa biographie. Notre attente n'est pas déçue : la Légende des Trois Compagnons est d'une valeur historique très réelle et qui nous fait regretter beaucoup l'état incomplet où elle nous est parvenue.

L'homme intérieur et le mystique nous sont d'abord dépeints ; la source d'où a jailli la sainteté de François nous est révélée. Prenant pour point de départ sa vie mondaine, cette Légende marque nettement les étapes de sa conversion et nous fait assister à l'affranchissement laborieux et progressif d'une âme d'homme, qui, peu à peu, s'arrache aux séductions d'une existence facile pour se donner à Jésus Christ et à Dieu. La prodigalité mondaine du fils de Bernardone devient charité sans bornes envers les pauvres.

« *Ex quo largus et curialis es apud homines, a quibus nihil recipies nisi favorem transitorium et inanem, justum est ut, propter Deum, qui largissimus est in retribuendo, pauperibus sis curialis et largus.* » (3 Soc. chap. 1, page 12.)

C'est là la première étape.

De retour à Assise après avoir renoncé à ses projets de gloire militaire, il reprend son train de vie et donne à ses amis un somptueux repas. Après le repas, la troupe joyeuse se disperse en chantant à travers les rues de la ville. Oubliant ses compagnons, François reste à l'écart, en proie à d'amères réflexions. Ceux-ci le rejoignent. « Ne voyez-vous pas qu'il songe à prendre femme ! » dit ironiquement l'un d'eux « Oui, répond François, revenant à lui, je songe à prendre une femme plus belle, plus riche, plus pure que vous ne sauriez vous l'imaginer. » (Chap. 3, page 18.)

C'est la seconde étape.

La troisième est marquée par cette victoire qu'il remporte sur lui-même en visitant et en servant les lépreux. (Chap. 4, page 24.)

La quatrième et dernière étape correspond à la vision du crucifix de saint Damien à laquelle les Trois Compagnons accordent avec raison une importance considérable¹, car elle a déterminé d'une façon définitive le caractère spécial de sa piété et consommé son union avec Jésus-Christ. Depuis la scène de saint Damien jusqu'à l'apparition de l'Alverne, François restera le disciple compatissant du Crucifié².

Telles sont, pour la conversion de François les étapes signalées par les Trois Compagnons. Pour franchir ces étapes, la prière renouvelle sans cesse ses forces. Notre Légende nous le montre recherchant la solitude et priant en secret. C'est par une purification intérieure qu'il arrive à la claire conscience des volontés d'en haut, car « il ne dévoile » à personne son secret, et n'a point recours aux directions » humaines, mais à la direction de Dieu seul, qui a déjà » commencé de lui indiquer sa route. » (Chap. 3, page 22.)

Quand il sort de cette grotte où il a coutume de se réfugier pour prier (chap 4, page 24), ses amis le trouvent transformé ; il brûle à l'intérieur d'un feu divin, et cette ferveur de son esprit se manifeste malgré lui au dehors (chap. 4, page 26). Détail frappant : lorsqu'il venait de prier, ses yeux étaient remplis de sang³.

La source de la vie religieuse de François c'est donc la prière et l'extase. Par un effort intime il entre en contact direct avec Dieu. Entre lui et le Père céleste, pas d'intermédiaire ; c'est pourquoi il mérite d'être rangé parmi les inspirés et les mystiques. Cependant il se sépare des mys-

¹ Ils y reviennent à la fin du chap. 5.

² *Ab illâ horâ vulneratum et liquefactum est cor ejus ad memoriam Dominicæ Passionis, quod semper, dum vixit, stigmata Domini Jesu in corde suo portavit.* » (Chap. 5, page 28.)

³ *Sæpè etiam, cum ab oratione surgebat, videbantur ejus oculi pleni sanguine, quia fleverat multum amarè.* » (Chap. 5, page 28.)

tiques par son zèle apostolique ; sa piété n'est pas purement contemplative, bien loin d'exclure l'action, elle y tend toujours. Sans doute François avait dû savourer dans la communion divine les délices du ravissement mystique, mais il avait su se ressaisir et comprendre qu'en matière de salut, l'égoïsme est un mauvais calcul, et que c'est seulement en sauvant les autres qu'on se sauve soi-même.

Après la peinture de François mystique, les Trois Compagnons nous parlent de François missionnaire et prédicateur. Les directions qu'il donne à ses disciples nous sont fidèlement rapportées.

« Considérons, dit-il, que Dieu dans sa bonté ne nous a
» pas seulement appelés pour notre salut, mais aussi pour
» celui de beaucoup de gens, afin que nous allions par le
» monde exhortant les hommes, plus par notre exemple
» que par nos paroles, à faire pénitence de leurs péchés, et
» à se souvenir des commandements. Ne craignez pas
» sous prétexte que nous paraissions petits et ignorants,
» mais annoncez sans inquiétude et tout simplement la
» pénitence. Ayez en Dieu qui a vaincu le monde cette
» assurance que son esprit parlera en vous et par vous,
» pour exhorter les hommes à se convertir et à observer ses
» commandements.

» Vous trouverez des hommes pleins de foi, de douceur
» et de bonté, qui vous recevront avec joie, vous et vos paroles, mais vous en trouverez d'autres, et en plus grand
» nombre, sans foi, orgueilleux, blasphémateurs, qui vous
» injurieront et qui résisteront à vous et à vos paroles.
» Soyez donc résolus à tout supporter avec patience et
» humilité. » (Chap. 10, page 56.)

Au chapitre de la Portioncule, François insiste sur le devoir qui s'impose au frère de donner l'exemple, de mettre leurs actes en accord avec leurs paroles, en sorte que leur vie même soit une prédication. Il leur recommande sans cesse le respect dû au clergé et les met en garde contre la tentation à laquelle ils pourraient céder de juger sévèrement

les riches et les puissants de la terre. Une telle rigueur ne convient pas à ceux qui ont pour mission de guérir les malades et de ramener ceux qui sont dans l'erreur. Il ne faut désespérer du salut de personne, car « il en est qui paraissent être aujourd'hui les membres du diable et qui seront un jour les disciples du Christ » (chap. 14, p. 84).

La prédication de saint François est nettement caractérisée. Simple et sincère, répudiant les séductions de la forme et les artifices du langage, elle s'impose par la puissance souveraine de l'Esprit qui témoigne en elle. Sa parole emprunte à sa vie toute son autorité, elle est édifiante parce qu'elle est sanctionnée par des actes.

Nous retrouvons enfin dans cette Légende cette noble figure du Poverello, que le *Spec. Perf.* nous a révélée. François reste ici l'amant toujours épris de la pauvreté. « Si nous possédions quelque chose, dit-il à l'évêque d'Assise, il nous faudrait des armes pour nous défendre ; c'est la propriété qui est la source des différends et des procès, et qui empêche l'amour de Dieu et du prochain » (chap. 9, page 54). Cette pauvreté franciscaine est glorifiée dans notre Légende par la parabole du roi et de la femme pauvre imaginée par François pour obtenir du pape l'approbation de la Règle (chap. 12, page 74).

Il y a donc une évidente parenté entre l'œuvre qui nous occupe et le *Spec. Perf.* L'inspiration est la même dans les deux documents, et nous savons gré aux auteurs de notre Légende d'être restés fidèles à l'enseignement de leur maître, de nous avoir donné de lui, vingt ans après sa mort, une peinture aussi sincère. Mais, là où la différence éclate entre nos deux écrits, c'est sur la question du merveilleux.

L'absence de surnaturel, tel est l'un des caractères les plus frappants du *Spec. Perf.* ; il n'en est pas de même dans la Légende des Trois Compagnons. En dépit de la valeur historique de leur œuvre, il est facile de constater que le merveilleux s'y accentue.

Biographies sincères et pieux, nos auteurs n'en ont pas

moins contribué à l'évolution de la légende, saluant en leur maître un saint et un prophète.

Ils reprennent dans leur lettre d'envoi la formule de frère Léon : « *nos qui cum eo fuimus*, » mais ils intercalent les mots « *licet indigni*. » Cette addition n'atteste-t-elle pas combien le maître a grandi dans le souvenir de ses disciples, qui affirment ainsi la vénération qu'il leur inspire ? Il y a, dans cette restriction, autre chose qu'une formule banale de modestie, elle traduit un sentiment réel d'humilité chez ceux qui, tout en se proclamant les compagnons de François, ne peuvent oublier la distance qui les sépare du saint désormais reconnu et consacré. La *sainteté* de François est d'ailleurs plus explicitement affirmée dans ce passage : « Il s'humiliait parmi les hommes, pour mériter » d'être glorifié un jour en présence de Dieu, parmi les » saints et les élus¹. »

Elle est mise en lumière par des récits merveilleux.

Il y avait à Assise une femme bossue. Le diable apparaît à François, et, pour le détourner de la prière, menace de lui infliger cette difformité, s'il persévère dans la voie de sanctification. Le « soldat du Christ » ne se laisse point émouvoir par la crainte de cette disgrâce physique (chap. 4, page 24).

A Saint-Damien, c'est vraiment l'image du Crucifié qui lui parle et lui ordonne de réparer l'Eglise (chap. 5, p. 26). Il obéit et prophétise la fondation de la religion des Dames pauvres, dont cette église devait être, six ans après, le monastère (chap. 7, page 42).

François connaît à l'avance, par une révélation divine l'exaltation d'Hugolin au souverain pontificat. N'avait-il pas coutume d'adresser ses lettres « au Père du monde entier ? » (chap. 16, page 94.)

A noter surtout les visions fréquentes qui lui sont attri-

¹ *Humiliabat enim inter homines caput suum usque ad terram, ut inter sanctos et electos Dei mereretur in conspectu divino aliquando exaltari.* (Chap. 14, page 82.)

buées. C'est à la suite d'une vision qu'il embrasse la carrière militaire, c'est à la suite d'une autre vision qu'il y renonce (chap. 2, page 14 et page 16). La vision de l'arbre lui révèle l'approbation de la Règle par Innocent III (chap. 12, page 76), et il est dit clairement que la vision de la poule noire, impuissante à abriter ses poussins, l'engage à demander au pape Honorius III de désigner le cardinal Hugolin comme protecteur de l'Ordre (chap. 16, page 90).

Toutes ces visions ont pour effet de réduire l'initiative de François et de diminuer sa personnalité. Si ses actes sont dictés par des révélations surnaturelles, il n'est plus un être moral et libre, mais un instrument docile aux mains de la puissance divine. Qu'il nous suffise de signaler brièvement cette tendance ; nous verrons à quels résultats elle aboutit dans la Légende de saint Bonaventure¹.

Une dernière tendance est à noter dans notre Légende, et l'évolution l'accentuera : François y est, dans trois passages, assimilé à Jésus-Christ. Un précurseur est attribué au saint d'Assise et, comme Jean-Baptiste à la venue de Jésus-Christ, il disparaît à la venue de François (chap. 8, page 44).

Le cardinal Jean de Saint-Paul, en vue de recommander François et ses frères à Innocent III, lui dit « qu'il a trouvé » un homme parfait par l'intermédiaire duquel il croit que » Dieu veut réformer dans le monde entier la foi de la sainte » Eglise². »

Enfin, dans la parabole du roi et de la femme pauvre, François appelle ses frères « fils légitimes de Dieu et hommes évangéliques » (*filii legitimi et viri evangelici*), tandis qu'il traite de « bâtards » les membres du clergé « *filii extranei*. » La Légende des *Trois Compagnons* nous représente Fran-

¹ Le travail de la tradition se fait aussi sentir dans le récit du chapitre 8 qui nous montre François, adorateur de la *Trinité*, consultant par *trois fois* l'Evangile et rendant grâces à Dieu qui a bien voulu confirmer par trois fois ses idées dans les passages signalés.

² *Inveni virum perfectissimum...per quem, credo, Dominus velit in toto mundo fidem sanctæ Ecclesiæ reformare.* (Chap. 12, page 70.)

çois comme le continuateur du Christ, dont l'œuvre a été interrompue depuis les temps apostoliques.

Notre conclusion est que cette œuvre, tout en faisant une large part à l'histoire, marque cependant une nouvelle étape de l'évolution de la légende, parce que le merveilleux s'y accentue.

L'Évolution de la légende (Suite)

TROISIÈME PARAGRAPHE

La Seconde Vie de saint François, par Th. de Celano

Date de sa composition : la première partie après le 11 août 1246
et avant juillet 1247, la deuxième partie en 1253.

Thomas de Celano écrivit la première partie de la Seconde Vie de saint François, en vertu d'une mission à lui conférée par Crescentius de Jesi, ministre général (1244-1247), conformément aux décisions du chapitre de Gênes (1244)¹.

Il termina son œuvre sur l'ordre de Jean de Parme, successeur de Crescentius de Jesi (1247-1257)².

Le chapitre de Gênes avait prié les frères de recueillir leurs souvenirs sur saint François et de les transmettre au ministre général. Les Trois Compagnons répondirent à cet appel et s'empressèrent de fournir les renseignements demandés. Leur prétention, nous l'avons vu, n'était pas d'écrire une Légende, mais d'apporter des matériaux. Ne prévoient-ils pas, dans leur lettre d'envoi, le cas où leurs informations seront incorporées à d'autres documents ? Thomas de Celano fut chargé par Crescentius de mettre en œuvre les matériaux apportés.

La première partie de notre Légende est visiblement inspirée par les *Tres Socii*. Il est plus difficile de démêler les

¹ *Placuit sanctæ universitati olim capituli generalis et vobis, reverendissime pater..... parcitati nostræ injungere..... Obedire propterea jussio-nibus sanctis.* (2 Cel. Prologue).

² *Frater Johannes de Parma, minister generalis, multiplicatis litteris, præcepit fratri Thomæ de Celano, ut vitam beati Francisci, quæ Antiqua Legenda dicitur, perficeret.* — Chronique de Glassberger, année 1253. *Ana-lecta franciscana*, t. II, p. 53.

documents qui entrent dans la composition de la seconde partie. Quant à la troisième, elle procède presque entièrement du *Spec. Perf.*

Cette Légende n'est donc pas une œuvre originale, personnelle, comme les Légendes antérieures, c'est une compilation ; elle répète et accommode ce qui a été dit sur saint François dans les biographies précédentes.

Est-ce à dire qu'elle n'ait qu'une moindre importance pour notre sujet ? Bien loin de là ; elle marque au contraire une étape décisive dans l'évolution légendaire, car elle nous révèle dans quel sens cette évolution s'effectue. La légende franciscaine tend à devenir une sorte de manuel de piété, elle trahit ouvertement un but d'édification auquel elle subordonne l'histoire. La réalité historique sert d'illustration à une thèse morale, et, si elle ne s'adapte pas aux préoccupations dogmatiques de l'auteur, on n'hésitera pas à la solliciter pour la faire servir au dessein qu'on a conçu. La Seconde Vie de Thomas de Celano me paraît affirmer cette tendance.

Qu'un but d'édification ait dicté notre Légende à son auteur, il est facile de s'en convaincre en la parcourant. La plupart des récits qui défilent sous nos yeux sont suivis et soulignés d'une exhortation morale, et la troisième partie, justement appelée « le Livre des Vertus », n'est qu'une leçon de morale et comme un recueil de prescriptions à réaliser¹.

L'auteur intervient sans cesse pour renouveler l'attention du lecteur, soit par des appels directs, soit par des apostrophes véhémentes, et souvent Thomas de Celano parle par la bouche de saint François. C'est qu'il s'agissait moins pour notre auteur d'interpréter fidèlement, à l'exemple de frère Léon, la pensée du maître, que de puiser dans sa vie des enseignements pratiques et répondant à des besoins

¹ Nous désignerons comme suit les trois parties de cette Légende : Première partie : 2 *Cel.* 1. — Deuxième partie : 2 *Cel.* 2. — Troisième partie : 2 *Cel.* 3.

constatés chez les frères d'alors. Il s'agissait d'atténuer tout ce qui, dans les paroles ou les actes du saint fondateur, condamnait les modifications apportées depuis à l'institution des frères, modifications que l'accroissement de l'Ordre avaient amenées. Il fallait enfin laisser dans l'ombre les traits pouvant prêter à de dangereuses interprétations, ou paraître d'une familiarité choquante. Nous aurons donc sous les yeux un saint François *arrangé* et revêtu de la dignité officielle qui convient à un professeur de sainteté.

Les traits de sa physionomie ayant une valeur édifiante seront mis en lumière, les côtés humains, les attitudes naturelles soigneusement éliminés. Frère Léon nous avait montré François balayant les églises (page 101); Th. de Celano relègue à l'office ce balai malencontreux. Le troubadour divin serait complètement laissé dans l'oubli, n'était une timide allusion au Cantique du Soleil (2 *Cel.* 3, page 268).

Nous connaissons déjà, d'après le *Spec. Perf.* l'attitude nette et résolue de François à l'endroit de la science et des livres. La science est pour lui une source d'orgueil ; il la juge dangereuse et n'hésite pas à la proscrire. Frère Léon nous parle du refus formel qu'il oppose à tous ceux qui lui demandent la permission de posséder des livres. Th. de Celano tient ce jugement pour rigoureux ; il l'atténue en insinuant que les livres dont un ministre général sollicite la possession étaient « *ambitiosi multumque valentes* » (2 *Cel.*, page 177) et le lecteur confiant de conclure que François, bien loin de condamner la science, ne s'élevait en somme que contre le luxe des bibliothèques.

Le récit du novice demandant un psautier manifestait clairement chez frère Léon la volonté de François. Th. de Celano le résume très brièvement, et, pour prévenir les interprétations littérales, il en atténue la portée par ces mots : « Ce n'est pas que l'étude de l'Écriture déplût à » François, mais il voulait détourner les frères de la recherche d'une science superflue, car il aimait mieux les voir

» soucieux de charité que de science ». (2 *Cel.* 3, page 256.)

Au moment où fut écrite la Seconde Vie, la science devenait chaque jour davantage un titre de gloire pour l'Ordre des frères Mineurs ; c'est ce qui nous explique que Th. de Celano s'efforce de pallier les idées trop exclusives de François.

Poursuivant son but d'édification, notre auteur nous représente saint François comme un ascète auquel les femmes inspirent une sorte de terreur. Celui qui nous apparaissait dans le *Spec. Perf.* vivant avec Claire et Jacqueline de Settesoli dans une chaste intimité, nous est ici dépeint sous les traits d'un séminariste pudibond et peu sûr de lui-même, qui ne connaît que deux visages de femmes et ne désire point en connaître d'autres, car il baisse prudemment les yeux en leur présence. Il prétend que toute conversation avec les femmes est frivole, à part la confession, et qu'il est aussi difficile de se dérober à leurs séductions que de marcher sur des charbons ardents sans se brûler les pieds (2 *Cel.* 3, page 208). S'il arrive que des frères s'offrent à visiter les Dames Pauvres, ils sont vertement réprimandés par François, qui confie cette périlleuse mission à des hommes « spirituels » et éprouvés (2 *Cel.* 3, page 126).

De telles exagérations sont non seulement contraires à la vérité historique, mais elles diminuent la grandeur morale du saint. Th. de Celano a eu le tort de faire son modèle à la mesure de ceux auxquels il voulait le proposer et d'abaisser son héros pour le mettre à la portée de ses lecteurs.

Ajoutons à cela que notre Légende ne nous fait point pénétrer dans la pensée religieuse de François et définit imparfaitement le caractère de sa piété. Un chapitre est consacré aux dévotions spéciales du saint (2 *Cel.* 3, page 257). Son culte pour l'Eucharistie y est mentionné à sa place et comme une dévotion quelconque ; l'auteur ne lui assigne pas, comme frère Léon, un rôle capital dans la

vie religieuse de François. C'était là pourtant le centre de sa piété ; mais aucune hiérarchie n'est établie entre les diverses dévotions du saint, qui, toutes, lui paraissent également dignes d'être imitées.

La prière devient enfin chez François une sorte de faveur divine dont il est jaloux. « Concitoyen des anges par anticipation, et seulement séparé d'eux par le mur de la » chair », il est l'incarnation vivante de la prière, « *non tam orans, quam oratio factus.* » S'il arrive que Dieu le *visite subitement* en public, il se fait une cellule de son manteau, ou se couvre la figure de son gant, afin de dissimuler aux yeux des profanes « son contact avec l'Epoux. » La prière est pour lui non pas un effort, en vue de pénétrer les volontés d'en haut, mais une source de joies ineffables. Malheur à ceux qui viennent interrompre le mystérieux colloque de cet élu avec son Dieu ! François priait un jour à la Portioncule, l'évêque d'Assise pénètre dans sa cellule ; mal lui en prend, car il perd aussitôt la parole et il est violemment rejeté dehors (2 *Cel.* 3, page 196). Etrange inconséquence de l'auteur : pour exhorter ses lecteurs à prier, il leur propose comme exemple un saint chez qui la prière est un privilège inaccessible aux simples mortels !

Telles sont les modifications conscientes et involontaires qu'a subies la figure de saint François en passant dans 2 *Celano*. Il en est d'autres non moins frappantes et amenées par le merveilleux ; nous allons les indiquer rapidement. Nous relevons dans notre Légende deux récits empruntés aux Trois Compagnons ; le merveilleux s'y accentue. François rencontre aussi un lépreux dont il baise la main, mais qui disparaît comme par enchantement. (2 *Cel.* 1, page 144.)

A Saint-Damien, « l'image du Christ en croix lui parle » par ses lèvres peintes » (page 144).

Dans la deuxième partie, François nous apparaît comme un prophète étonnant, un liseur de pensées, un sorcier.

Sa perspicacité est telle qu'il voit un diabolotin caracolant sur le dos du frère rebelle. (2 *Cel.* 2, page 160).

Un frère, pour triompher d'une tentation, désirait avoir des rognures d'ongles de François. Satisfaction lui est aussitôt donnée, car le saint, devinant son désir, et pour se montrer généreux, s'empresse de demander des ciseaux. (2 *Cel.* 2, page 166).

François prédit la défaite des chrétiens à Damiette. (2 *Cel.* 2, page 157).

Il prophétise enfin la famine de 1227 et cette prophétie vaut la peine d'être signalée.

« Il y a, dit-il à un frère, il y a aujourd'hui sur la terre » un serviteur de Dieu grâce auquel, tant qu'il vivra, la » famine ne sévira pas parmi les hommes. »

Etonnement du frère qui ne comprend pas très bien. Après sa mort, François apparaît au même frère et lui dit : « Tu sais bien, le serviteur de Dieu dont je te parlai jadis, » eh bien ! c'était moi ; la famine, que ma présence parmi les » hommes avait écartée, va survenir. (2 *Cel.* 2, page 172).

Les tentations de saint François, d'intérieures qu'elles étaient dans le *Spec. Perf.*, deviennent ici de véritables corps-à-corps avec les démons¹.

Th. de Celano emprunte à frère Léon la plupart des tentations qu'il attribue à François, mais il les matérialise par l'addition du merveilleux.

Dans l'ermitage de Sartiane, pendant que le saint est en prières dans sa cellule, le Diable l'appelle trois fois. (2 *Cel.* 3, page 211).

Les démons « frappent violemment et laissent demi-mort » l'hôte du cardinal Léon². Après ce rude assaut, François a peine à reprendre haleine pour appeler son compagnon

Priant un jour dans une église déserte, il entend les

¹ *Non solum tentationibus vir iste impetebatur a Sathana, rerum manu ad manum confligebat cum ipso.* (2 *Cel.* 3, page 212).

² *Eum diutissimè ac durissimèerberantes, ad ultimum quasi semincem relinquunt.* (2 *Cel.* 3, page 213.)

démons traîner à grands fracas des chaînes sur le toit. (2 *Cel.* 3, page 214).

Ces tentations de François ont cependant un peu embarrassé Th. de Celano. Il a soin de nous faire remarquer que « les véritables combats n'ont lieu que là où est la vertu » parfaite. »

Mais notre saint n'est pas toujours en butte aux tracasseries de ces génies malfaisants, il a aussi des visions et des apparitions réconfortantes.

Une nuit, après une prière persévérante, il s'endort et voici qu'une femme lui apparaît. Sa tête est d'or, sa poitrine d'argent, ses bras et son ventre de cristal, le reste de son corps, de fer ; elle est couverte d'un vil manteau (2 *Cel.* 3, page 189). Le saint raconte à ses frères cette vision, mais il leur laisse le soin de l'interpréter.

Trois femmes pauvres lui apparaissent ensuite sur la route de Sienne. Elles ont la même taille, le même âge, la même figure et le saluent en ces termes : « Que notre maîtresse la Pauvreté soit la bienvenue ! » Elles disparaissent ensuite aussi prestement que des oiseaux, nous dit l'auteur, et le Poverello en est tout réconforté

Le thaumaturge ne le cède en rien au prophète et au visionnaire. C'est par des miracles que François enseigne à ses frères le mépris de l'argent.

Devinant la ruse diabolique qui se cache dans une bourse perdue, il invite son compagnon à la ramasser, un serpent s'en échappe, et tout le monde est édifié. (2 *Cel.* 3, page 181).

Il jette dans les flammes le capuce incombustible d'un frère. (2 *Cel.* 3, page 331)

Voici comment notre thaumaturge déjoue les ruses de Satan :

Un fils du Diable vient demander l'aumône à François qui, se trouvant à table, lui donne une cuisse de chapon. Le lendemain, pendant la prédication du saint, l'astucieux hérétique fait voir au peuple l'aumône reçue en s'écriant :

« Voilà ce que m'a donné celui que vous vénerez comme un » saint. » Mais il est aussitôt confondu : la cuisse de poulet se change en poisson et ne revient à son premier état qu'après que le coupable a confessé sa faute. (2 Cel. 3, pages 187 et 188).

La tendresse des animaux pour le saint est vraiment touchante. Jugez-en :

Il était une fois un faucon qui s'était pris d'une telle amitié pour François, qu'il avait souci du salut de son âme. Chaque nuit, à l'heure du service divin, il le prévenait de son chant. Si le Père était malade « il faisait sonner plus » doucement la cloche de sa voix. » (2 Cel. 3, page 240).

Ajoutons en terminant les apparitions multiples de François après sa mort. Il apparaît jusqu'à trois fois : au frère Augustin, à un autre frère dont le nom n'est pas mentionné et à l'évêque d'Assise.

La seconde de ces apparitions vaut qu'on la signale, car elle manifeste cette tendance, déjà notée chez les Trois Compagnons, à assimiler saint François à Jésus-Christ.

Le saint apparaît donc au frère, après sa mort, revêtu d'un dalmatique de pourpre et suivi d'une foule innombrable. Et quelques-uns, se détachant du cortège, demandent au frère : « Celui-ci n'est-il pas le Christ ? » « C'est lui-même », répond-il. D'autres lui demandent encore : « Celui-ci » n'est-il pas saint François ? » et le frère répond que c'est bien lui. D'où l'auteur conclut que saint François et Jésus-Christ ne sont qu'une seule et même personne (*quod Christi et beati Francisci una persona foret*) (2 Cel. 3 page 271) ¹.

Nous contemplons enfin le bienheureux Père, présidant

¹ Voici d'autres passages qui assimilent François à Jésus-Christ :

1° Le pape reconnaît que Jésus-Christ a parlé par la bouche de cet homme (*indubitanter Christum locutum in homine recognoscit*) (2 Cel. 1, page 150).

2° « François était déjà mort au monde et Christ vivait en lui. » (*Mortuus erat Franciscus jam mundo, Christus vivebat in eo*). (2 Cel. 3, page 266).

un banquet dans un palais somptueux, en compagnie de ses frères.

La Seconde Vie de saint François, par Th. de Celano, est une étape importante de l'évolution légendaire, car elle en précise la marche.

Elle accuse d'abord fortement cette tendance des Légendes à devenir des écrits édifiants, des manuels de piété, et c'est ce qui en fait un document hagiographique précieux.

Elle marque ensuite l'installation définitive du merveilleux dans la légende. Cette œuvre a pourtant une certaine valeur historique ; mais elle la doit aux Légendes antérieures (*3 Soc. et Spec. Perf.*) dont elle s'est inspirée.

CHAPITRE III

La légende dans son épanouissement

La Légende de saint Bonaventure

Date de sa composition : 1260

La Légende de Bonaventure est une Légende officielle. Voici les circonstances au milieu desquelles elle vit le jour :

Sous le généralat de Jean de Parme (1247-1257), le conflit s'accrut entre les partis franciscains. Les *zelanti* ou partisans de la stricte observance de la Règle adoptèrent les idées du voyant calabrais, Joachim de Flore, mais les partisans de la large observance opposaient à leurs adversaires une résistance tenace. Bonaventure appartenait au parti des modérés. Amener la conciliation entre les partis extrêmes, voilà le but qu'il se proposa comme ministre général. Il présida le chapitre de Narbonne en 1260 et il y fut chargé de composer une nouvelle Vie de saint François. Le chapitre de Pise (1263) approuva solennellement son œuvre, et le chapitre qui se réunit à Paris en 1266, sous sa présidence, décréta la suppression des Légendes antérieures à la sienne, alléguant « que la Légende de Bonaventure avait été compilée sur les renseignements de » ceux qui avaient presque toujours accompagné le bien- » heureux François, que tout ce qu'ils avaient pu savoir » d'une façon certaine et tout ce qui était prouvé s'y trou- » vait inséré ¹ ».

Bonaventure avait donc pour but en écrivant sa Légende

¹ Rinaldi: *Seraphici viri Francisci vitæ duæ*. (Rome, 1806, page 11.)

de concilier les partis et de grouper les membres de la famille franciscaine par une foi commune en saint François. Pour atteindre ce but, il devait composer une Légende qui, résumant et condensant les Légendes antérieures, put arriver à les remplacer. Les œuvres antérieures durent en effet lui paraître favoriser et entretenir les divisions qui régnaient dans l'ordre, parce que chacun des deux partis allait y chercher la justification de ses idées. Aussi voulut-il leur substituer sa compilation et le chapitre de Paris (1266) sanctionna sa volonté.

D'autre part, pour créer parmi les frères cette solidarité d'une même foi dans le fondateur de l'Ordre, le meilleur moyen n'était-il pas de lui décerner l'apothéose ?

Compilation, panégyrique, tel est le double caractère de notre Légende.

Les hyperboles laudatives du Prologue de la *Legenda Major* ne laissent aucun doute sur les intentions de l'auteur. François y est comparé à l'étoile du matin, à l'arc-en-ciel, signe du pacte divin ; Dieu l'a envoyé comme un nouveau précurseur ; il est animé de l'esprit d'Elie, celui qui nous apparaît porté sur un char de feu. Il est l'ange que l'Apocalypse de Jean nous annonce à l'ouverture du sixième sceau et nous fait voir montant au lever du soleil, marqué du signe divin. Les stigmates ne sont-ils pas la preuve irréfutable de la ressemblance parfaite du saint avec Dieu, c'est-à-dire avec Christ crucifié ? Voilà la note.

Le prologue met aussi en lumière le but d'édification poursuivi par l'auteur.

François y est proclamé « professeur de perfection évangélique, conducteur donné par Dieu comme lumière aux » croyants, » (*Bon.* 1) et Bonaventure déclare que son affection pour les frères lui a inspiré son travail.

Ce souci d'édifier apparaît plus clairement dans la suite de cette œuvre, où la plupart des chapitres se terminent par des conclusions morales ¹.

¹ Nous avons adopté pour cette Légende la division des Bollandistes.

Afin qu'apparaisse plus frappante l'antithèse qui existe entre le saint François de frère Léon et celui de Bonaventure, entre le point de départ de l'évolution et son point d'arrivée, nous suivrons, dans l'examen de notre Légende, l'ordre adopté pour l'étude du *Spec. Perf.* ; il sera plus aisé de mesurer ainsi le chemin parcouru.

Frère Léon nous faisait pénétrer dans l'intimité de la famille franciscaine et nous montrait François entouré de ses frères.

Bonaventure, au contraire, isole le saint ; il ne nomme pas les frères qui entrent dans l'Ordre, à l'exception de Bernard et d'Egide. Il nous dit seulement « que cinq hommes entrèrent dans l'Ordre, » puis « un autre homme, » enfin « quatre nouveaux frères ». Cette tendance à isoler François se remarque aussi dans 1 et 2 *Celano* ¹.

Frère Léon nous dépeint chez François l'instituteur des frères Mineurs et il insiste sur son enseignement.

Les idées de François importent assez peu à Bonaventure. Il ne mentionne pas une fois le Testament et, s'il parle de la Règle, c'est moins pour son contenu qu'à cause du miracle qui accompagne sa composition. Et cependant où trouver, si ce n'est dans ses œuvres, la physionomie morale et vivante du saint d'Assise ?

Mais le séraphique docteur se souciait assez peu de ce qu'avait pensé ou écrit saint François ; les miracles qu'il avait faits, voilà quelles étaient pour lui ses œuvres. Nous ne trouverons donc ici qu'une image bien affaiblie de l'idéal franciscain.

Frère Léon nous avait dépeint chez saint François l'homme extérieur avec son langage coloré, ses attitudes naturelles et familières, l'homme physique et ses infirmités.

Bonaventure élimine tous ces traits d'humaine faiblesse et nous donne de son héros un portrait sans relief.

¹ *Eorum namque nomina supprimo, ipsorum verecundiæ parcens.* (1 Cel., deuxième partie, chap. 6.)

Longum esset de singulis persequi, qualiter bravium supernæ vocatōnis attigerint. (2 Cel. 1, page 148.)

Enfin et surtout frère Léon nous fournissait sur la psychologie du Poverello des renseignements abondants et précis. Il nous parlait de la ferveur de cette âme, de sa candeur enfantine ; il nous faisait toucher du doigt cette source de sa vie religieuse, de toutes ses inspirations, de sa joie spirituelle : la prière ; nous assistions à sa lutte contre les tentations, puis à sa victoire. Hélas ! ce drame intérieur d'une âme vivante n'existe plus chez notre auteur. Ici, François ignore l'effort ; il ne lutte pas pour arriver à la sainteté, il la possède ; il ne se sanctifie pas, il est saint, et Bonaventure nous déclare qu'« il y avait chez saint » François une telle harmonie entre la chair et l'esprit, une » telle promptitude à obéir que, lorsqu'il s'efforçait d'atteindre la sainteté parfaite, la sainteté non seulement ne se » refusait pas, mais elle allait au devant de ses efforts. » (*Bon.* 205).

Et pourquoi donc l'auteur vient-il nous parler d'efforts ? Cette sainteté complaisante ne les rend-elle pas inutiles ? François n'a qu'à se laisser vivre. En réalité c'est ce qu'il fait ; il est passif, « il attend la volonté divine » (*expectabat Domini voluntatem*) (*Bon.* 10) et il attend sans cesse, — persuadé qu'elle se manifestera clairement à lui tôt ou tard. Certes l'obéissance est une maîtresse vertu, et nous savons que le Poverello ne cessait de la recommander à ses frères, la comparant à l'inertie d'un cadavre, mais il nous paraît ici joindre un peu trop l'exemple au précepte.

En voici un exemple frappant.

Pour écrire la Règle, vous imaginez sans doute qu'il va méditer. Détrompez-vous. Il fait l'ascension d'une montagne et là, son œuvre (peut-on dire son œuvre !) lui est dictée par l'Esprit saint. Mais voici que frère Elie, à qui la Règle a été confiée, vient à l'égarer ! Notre saint remonte sur la montagne, où la Règle lui est de nouveau révélée et dans les mêmes termes (*instar prioris*)¹.

¹ François ascensionniste : *Bon.* 55, 172, 188, etc. Actes de François provoqués par des visions : *Bon.* 9, 35, 54, 138, etc., etc.

Comme dans *2 Celano*, la prière est ici pour François un privilège. « C'est par elle que lui sont révélés les mystères » de la sagesse divine qu'il ne dévoile point aux autres. » (*Bon* 143.)

Bien loin d'être un effort intime, sa prière est une attitude, une attente des manifestations extérieures de la volonté divine, qu'elle a pour but de provoquer.

La réponse de Dieu à sa prière est toujours extérieure et surnaturelle, c'est un miracle : « Et Dieu glorifiait son serviteur et démontrait l'efficacité de sa sainte prière par des » *signes évidents* et des miracles visibles. » (*Bon*. 150). Certes, nous constatons trop souvent dans les miracles attribués par Bonaventure à son héros, l'efficacité visible de sa prière, mais, ce qu'on ne nous fait point voir, c'est son efficacité intérieure, personnelle, ce qu'elle apporte, après les luttes morales, de paix et de réconfort à une âme d'homme. Pourquoi parler, d'ailleurs, de luttes morales en présence d'une telle sérénité ? Oui, c'est bien le Bienheureux François que nous contemplons ici, les mains jointes, comme un saint de vitrail, mais l'âme absente. Cette joie spirituelle qu'une prière persévante réalisait dans le *Spec. Perf.*, elle est son lot, et, s'il a parfois des heures mélancoliques, une lyre mystérieuse vient le charmer. (*Bon*. 69).

Les tentations, représentées par des démons en chair et en os, ne sont point pour le troubler. Il les connaît de longue date, ces malins génies, pour s'être fréquemment mesuré avec eux ; il sait qu'ils se disperseront à la moindre parole et qu'il en sera quitte pour quelques bousculades.

Voilà donc ce qu'est devenue l'image saisissante que frère Léon nous avait laissée de son maître : l'abstraction d'une réalité déjà lointaine. François est méconnaissable, il ne lui reste que son nom. Est-il au moins d'Assise ? Pas davantage.

Très souvent les récits ne sont pas localisés, et, quand ils le sont, on sent que l'auteur nous donne ces indications

topographiques comme une leçon apprise par cœur ¹.

Les renseignements chronologiques ne font pas moins défaut.

De cette comparaison avec le *Spec. Perf.* il ressort clairement que notre Légende ne met pas en lumière l'homme chez saint François. Comment nous y apparaît-il donc ? sous les traits d'un prophète, d'un visionnaire, d'un thaumaturge. Le merveilleux joue dans cette œuvre un rôle prépondérant ; la vérité historique lui sert de cadre, elle n'est que l'accessoire, elle représente la contribution inévitable des Légendes antérieures que l'auteur a compulsées. D'où l'importance attribuée par Bonaventure aux stigmates et le ton emphatique avec lequel il en parle. Pour lui, c'est la preuve des preuves, il ne saurait trop y insister. (*Bon.* 202, 203, 204). A ses yeux, en effet, les miracles prouvent d'une manière irréfutable la sainteté de François et donnent seuls à sa vie une puissance d'édification. « Considérez, » dit-il, quelle dut être la pureté de cet homme, à la volonté » duquel le feu tiédit son ardeur, l'eau change sa saveur, » la mélodie des anges se fait entendre. » (*Bon.* 70). Ailleurs, parlant de la prédication de François, il dit : « Qui serait d'un esprit assez obstiné et impie pour dédaigner la prédication de celui dont la puissance était si » merveilleuse, que, non seulement les animaux l'écoutaient, mais les choses inanimées se mettaient au service » du prédicateur ? » (*Bon.* 177).

Aussi les récits merveilleux pullulent-ils dans cette Légende (on en compte jusqu'à soixante-dix). Bonaventure a recueilli tous ceux qu'il a trouvés chez ses prédécesseurs, il en a même ajouté.

Voici le prophète :

Il accepte l'hospitalité d'un chevalier, mais c'est pour l'exhorter à se préparer à la mort en confessant ses péchés.

¹ Il faut pourtant faire exception pour les récits merveilleux qui sont assez soigneusement localisés, sans doute pour leur donner une couleur d'authenticité.

Le chevalier obéit et meurt en se mettant à table. Conclusion de l'auteur : l'hospitalité fut ainsi récompensée. (*Bon.* 156).

Deux frères viennent à Greccio demander sa bénédiction. Sans être prévenu, le saint Père sort de sa cellule et les bénit. (*Bon.* 167).

Un frère désirait avoir un écrit de la main de François pour éloigner une tentation. Averti par l'Esprit, celui-ci le lui envoie. (*Bon.* 164).

Voici le thaumaturge :

Dans notre Légende, François aime moins les créatures qu'il n'est aimé d'elles. L'amant de la nature, le poète enthousiaste du Cantique du Soleil devient ici une sorte de charmeur qui subjugué tous les animaux. Il arrive à inculquer à une brebis le respect des choses divines. Elle assiste à l'office, elle fléchit les genoux à l'Élévation, va bêler devant l'autel de la Vierge, bref, elle édifie par son attitude recueillie toute l'assemblée. (*Bon.* 111).

A la Portioncule, une cigale chantait à côté de sa cellule. Il l'appelle, elle vient aussitôt se poser sur sa main. « Chante, lui dit-il, les louanges du Créateur, » et la cigale de chanter avec entrain. Elle ne s'arrête que sur l'ordre du saint et disparaît après qu'il lui a donné congé (*Bon.* 116).

Malheur aux animaux qui sont l'objet de sa malédiction !

A Gubbio, dans le monastère de Saint-Vercundus, une truie féroce vient à dévorer un agneau. François la maudit ; aussitôt elle expie par la mort son méfait (*Bon.* 110).

Le prédicateur est non moins stupéfiant :

A Gaëte, comme le serviteur de Dieu prêchait sur le rivage de la mer, la foule l'assiège et veut toucher ses vêtements. La situation devenait fâcheuse pour François. Il se réfugie dans une barque qui, d'elle-même s'éloigne du rivage, le dérobe à l'enthousiasme de ses auditeurs et s'arrête à quelque distance. Sans s'émouvoir, le prédicateur harangue la foule, debout dans la barque, qui le ramène au rivage après sa prédication (*Bon.* 177).

Voici le médecin : frère Moricus est guéri par des miettes que François a trempées dans l'huile de la lampe brûlant devant l'autel de la Vierge (*Bon.* 49).

Nous retrouvons chez Bonaventure des récits merveilleux empruntés à 2 *Celano*.

François entend aussi parler le crucifix de Saint-Damien, mais l'auteur nous fait remarquer que c'est bien avec les oreilles de son corps qu'il l'entend (*corporeis auribus*) et que la chapelle était déserte à ce moment (*Bon.* 15).

Il rencontre aussi les trois femmes pauvres sur le chemin de Sienne. Mais nous apprenons ici qu'elles représentent la chasteté, l'obéissance et la pauvreté (*Bon.* 93).

Il nous serait facile de prolonger cette énumération, de parler encore de la maison du médecin réparée avec des cheveux de François introduits dans une lézarde (*Bon.* 99), de cette resplendissante clarté qui s'allume au ciel pour guider dans les ténèbres les pas du saint et de son compagnon (*Bon.* 70) et des effets merveilleux produits par les stigmates. Tous ces miracles se ressemblent entre eux, et leur succession ininterrompue rend fastidieuse la lecture de notre Légende.

Relevons enfin la tendance à assimiler le saint, soit à Jésus-Christ, soit à d'autres personnages bibliques. François est semblable au Christ, puis à Elie, à Elisée, à Jean-Baptiste, à Moïse, à David, à Job. Le malheur est qu'il n'est plus semblable à lui-même.

Des paroles et des miracles lui sont attribués qui rappellent les paroles et les miracles bibliques. Il fait jaillir l'eau du rocher, il change l'eau en vin, il propose au Soudan d'Egypte l'épreuve du feu, il multiplie les vivres et nourrit les marins, il prêche dans une barque, etc., etc.

La légende, en se dégageant de l'histoire, est devenue une prédication, un discours religieux qui s'appuie sur les livres saints.

Telle est la Légende de saint Bonaventure.

Elle marque le point d'arrivée de l'évolution. Le triomphe

du merveilleux amène l'effacement de l'homme et l'exaltation du saint et du thaumaturge. L'histoire est devenue de la légende.

APPENDICE

La légende dorée

C'est le dernier terme de l'évolution, l'avènement de la Légende purement légendaire, sans attaches au sol historique. L'homme disparaît et fait place au saint et au thaumaturge, le merveilleux subsiste seul.

En parcourant cette Légende, on est frappé par la ressemblance qui confond tous ces saints ; c'est l'égalité dans l'effacement. Ils sont là, tous ces Bienheureux, garrottés de bandelettes comme des momies d'Egypte. Nous apprenons que le saint d'Assise s'appelait François pour sept raisons dont la première nous dispensera de citer les six autres : « François était son nom parce que Dieu lui » avait accordé le don de parler français. »

Suit une sèche nomenclature de miracles, sans lien chronologique, ni indications historiques, empruntés pour la plupart à 2 *Celano*. Des fantômes de miraculés surgissent on ne sait d'où pour témoigner en faveur de leur saint. Quant au Poverello, il n'est ici que l'ombre de lui-même, il a perdu l'originalité de sa physionomie pour devenir un saint quelconque, il est désormais classé.

Trois caractères sont à noter dans cette Légende, qui ne mérite pas de retenir plus longtemps notre attention :

- 1° Elle a des proportions moindres que les précédentes.
 - 2° Elle supprime tout renseignement historique.
 - 3° Elle ne retient que le merveilleux.
-

CONCLUSION

Deux éléments constitutifs entrent dans la composition des Légendes : un élément objectif, c'est l'histoire, un élément subjectif, c'est le merveilleux. Ces deux éléments entrent en conflit parce que le premier, l'élément historique, ne change pas ; c'est la donnée scientifique et immuable de l'histoire ; le second, l'élément humain, est essentiellement changeant, parce qu'il est vivant. L'histoire de l'évolution de la légende, c'est l'histoire du conflit de ces deux éléments.

Il est impossible qu'un auteur qui se propose d'écrire une Légende, n'aborde pas cette composition avec une idée préconçue, but polémique, but apologétique ou but d'édification. Dès lors, il s'efforcera de plier aux exigences du but qu'il se propose les données historiques qu'il aura sous les yeux, en vertu de ce principe établi, que les écrivains de Légendes ont à cœur de prouver, non de raconter.

La tradition orale, transformant rapidement les récits légendaires, favorise et accélère cette évolution de la légende. Elle contribue à la composition des Légendes, elle s'unit à l'élément subjectif apporté par l'auteur et collabore avec lui à façonner et à éliminer la réalité historique.

La légende n'est donc pas un pur mensonge, elle procède toujours d'un germe historique, mais c'est une vérité historique devenue peu à peu vérité morale, un fait transformé en une idée et c'est dans ce sens qu'on

peut dire que la légende est de *l'histoire idéalisée* par l'évolution.

Quels sont donc les résultats de l'évolution légendaire ?

1° La légende a pour effet d'assimiler le saint à Jésus-Christ ou à d'autres personnages bibliques. Cette assimilation est d'autant plus prononcée que l'ignorance de l'histoire du saint est plus grande chez le légendaire. C'est ainsi que nous avons constaté dans les dernières Légendes (2 *Cel.* et *Bon.*) un fonds d'imitation dont l'Ancien et le Nouveau Testament avaient fait les frais. Il est cependant à remarquer que la tendance à rapprocher le saint de Jésus-Christ est moins sensible dans les Légendes officielles (1 *Cel.* et *Bon.*) que dans les Légendes émanant des *zelanti*. Par exemple, tandis que les Légendes officielles passent brièvement sur le groupe des douze premiers disciples, les *zelanti* (Trois Compagnons) semblent se complaire à entourer François d'un véritable collège apostolique de douze membres. Y a-t-il dans la réserve de Bonaventure et de Thomas de Celano (Première Vie) comme une appréhension que les *zelanti* n'aient versé dans l'hérésie et qu'ils aient voulu parler de l'apparition de Saint François comme constituant une nouvelle révélation ? On ne saurait le dire, mais on ne peut s'empêcher de poser la question.

2° La légende élimine les traits caractéristiques du saint. Elle élimine aussi les détails sur le lieu et sur le temps. Le point d'arrivée de cette tendance est marqué par la Légende dorée.

3° La légende, en éliminant, raccourcit, mais en même temps elle exagère, elle accentue le merveilleux.

Elle a le culte du fait palpable, elle matérialise les phénomènes moraux, elle transpose du domaine psychologique dans le domaine de la réalité. La révélation intérieure et normale devient vision extérieure et surnaturelle ; les tentations morales deviennent des corps-à-corps avec les démons. Exagération d'une part, condensation de l'autre, tels sont les deux caractères que présentent les Légendes au terme de leur évolution. Leur classement chronologique s'obtient non pas en tenant compte de leur longueur matérielle, mais de l'exagération du merveilleux. Cette loi s'observe en particulier dans une Légende que nous avons laissée hors cadre, le *de Laudibus* de Bernard de Besse, qui est d'une brièveté remarquable, mais où l'unique place, la première, est occupée par des récits de miracles.

Puisque les Légendes évoluent, la tâche de l'historien critique est de remonter le cours de cette évolution et de rechercher l'homme derrière le saint et le thaumaturge. Il devra déterminer la valeur historique de chaque Légende et, s'élevant d'un document postérieur à un document plus ancien, il arrivera à reconstituer dans son originalité primitive la physionomie du héros légendaire. L'histoire, ainsi comprise, est une pieuse résurrection.

Vu :

Le Président de la soutenance,
S. BERGER.

Vu :

Le Doyen,
A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.....	7
CHAPITRE PREMIER. DONNÉES PRIMITIVES DE LA LÉGENDE : Le <i>Speculum Per-</i> <i>fectionis</i> de frère Léon.....	12
CHAP. II. L'ÉVOLUTION DE LA LÉGENDE :	
<i>Premier paragraphe.</i> Première Vie de saint François par Thomas de Celano.	25
<i>Second paragraphe.</i> La Légende des Trois Compagnons.....	31
<i>Troisième paragraphe.</i> La Seconde vie de saint François par Thomas de Célano..	39
CHAP. III. LA LÉGENDE DANS SON ÉPANOUIS- SEMENT : La Légende de saint Bona- venture.....	48
APPENDICE : LA LÉGENDE DORÉE.....	57
CONCLUSION.....	58

